

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.

- Additional comments / Commentaires supplémentaires: **Pagination continue.**

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

ALBUM DE LA MINERVE



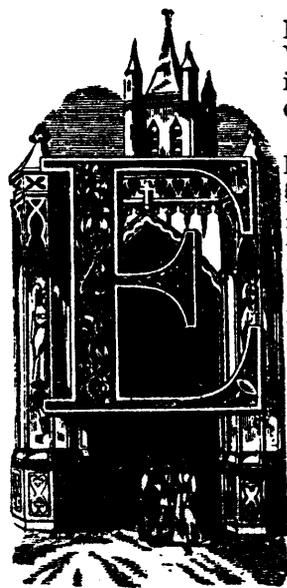
Vol. 3.

Montréal, 2 Avril 1874.

No. 14.

LE DOCTEUR NOIR.

(Suite.)



BELLE s'approcha alors de Valentin qui était resté immobile et silencieux jusque-là.

—Tu vois maintenant pourquoi je ne pouvais songer à t'épouser, lui dit-elle. Lorsqu'en quittant Colesberg je partis seule avec Morany...

—Par ma faute, s'écria-t-il avec une profonde douleur

—Nul ne pouvait prévoir ce qui en résulterait, dit la jeune femme. Morany se crut désormais maître de mon sort. Un soir, je dus fuir au milieu de la nuit pour échapper à ses obsessions. Quand il parvint à me rejoindre, mes filles, la

pauvre Toinette et moi, nous étions à demi-mortes de faim, de soif et de fatigue. Pour qu'il sauvât mes enfants je jurai d'être à lui si jamais je devenais libre. Il est probable que Ben-Mossul lui avait déjà appris la mort de mon pauvre mari. Maintenant je dois tenir mon serment. En échange, on m'accorde votre grâce à tous. Partez, et que Dieu vous protège! Je te recommande Emma et Cécile, mon bon Valentin.

Il secoua doucement la tête.

—Juliette, lui dit-il, Richard et Clémence veilleront sur tes enfants. Quant à moi, as-tu pu supposer un seul instant que je te laisserais seule ici?

—Le roi s'impatiente, s'écria tout à coup Morany, d'une voix qui tremblait de jalousie et de fureur.

Juliette tressaillit et porta la main à son front.

—Hélas! dit elle, tout entière à la joie de notre amour, j'oubliais la réalité. Adieu, Valentin, adieu pour jamais. Veille sur mes enfants.

—Tu sais bien que je ne te quitterai pas, répondit-il avec une fermeté douce et calme qui annonçait une résolution immuable. Dis à Clémence et à Richard qu'ils partent bien vite... Et Joseph, mon fidèle domestique, qu'il s'éloigne aussi avec eux. Je ne l'ai pas revu depuis notre arrestation, que sera-t-il devenu?

—Il se sera sauvé.

—Non. Je connais trop son dévouement et son courage.

Il fut interrompu par des soldats que Morany envoyait pour le séparer de Juliette.

—Un mot, encore un mot! s'écria-t-elle en joignant les mains. Valentin, je t'en conjure au nom de mes enfants, au nom de notre amour, au nom de cette Juliette qui t'aimait de toutes les forces de son âme, au nom du Dieu clément près de qui nous serons un jour réunis, laisse-moi; pars avec les autres.

Morany ne put y tenir. Il s'élança de son siège et vint lui-même arracher Juliette des bras de son rival.

Ce dernier ne prononça pas une parole, mais il fit un effort tellement violent que les liens qui le retenaient craquèrent et faillirent se rompre.

On emmena Clémence et sir Richard sans leur permettre de parler à M^{me} Bartelle. M. Morany dit au roi que M. Mazeran avait refusé sa grâce, "afin, ajouta-t-il avec un sourire cruel, d'assister au mariage de sa cousine."

Quant à Joseph Furetal, ainsi qu'à Hercule Gari-
taud et à Baptiste Quinotte, soit qu'ils eussent été tués, soit qu'ils se fussent échappés, ils ne reparu-

rent pas. Ce fut en vain que sir Richard les appela de toutes ses forces pour les engager à profiter de la liberté qu'on leur accordait.

Tandis que les soldats de Mbourousémé s'éloignaient avec sir Richard et Clémence, le roi, toujours perché sur son trône rustique, continuait à fumer du chanvre et à boire de la *boyalva* (bière) avec le calme et la patience que les Africains montrent dans toutes les cérémonies publiques.

Morany, qui avait fait dresser une sorte d'autel non loin du trône, ordonna à dom Antonio de procéder immédiatement à son mariage avec M^{me} Bartelle.

—Tout est prêt pour notre mariage, madame, dit Morany en s'approchant de Juliette, à qui il tenait la main.

Elle le repoussa par un geste d'horreur.

—Avant tout répondit-elle, il faut que le roi des Batongas répète solennellement devant moi le serment qu'il a fait de rendre la liberté à mes amis, si je vous épousais.

Sur la demande qui lui fut transmise par don Antonio Mbourousémé, déjà fort abruti par les doubles fumées de la *boyalva* et du chanvre, répéta la formule du serment que lui dictait le missionnaire.

—Allons! que la volonté de Dieu soit faite! murmura Juliette en levant les yeux au ciel.

Elle envoya de la main un dernier baiser à Valentin et suivit M. Morany.

A ce moment Abdul-Sherazie, qui se tenait derrière son maître, leva la main droite en l'air, tandis que ses yeux semblaient chercher quelqu'un parmi les nombreux curieux qui entouraient les Européens. Quelques moments plus tard, un Batongas sortit de la foule, s'avança vers Morany, et lui remit un petit paquet à peu près de la grandeur d'un portefeuille de poche.

A la vue des deux lignes tracées sur l'adresse du paquet qu'on venait de lui remettre, l'Eurasian tressaillit. Il ouvrit le paquet d'une main agitée. Il n'y trouva qu'une toute petite pioche en argent grossièrement façonnée au marteau et un morceau de sucre bizarrement taillé. Il fit un geste de rage et promena autour de lui un regard inquisiteur. Le messenger avait déjà disparu dans la foule.

D'une main, l'Eurasian mit le paquet dans sa poche, de l'autre il se pressa le front comme pour chasser une idée importune.

—N'importe! murmura-t-il; j'irai jusqu'au bout!

Au moment où Morany et sa pâle fiancée s'agenouillaient devant l'autel, Abdul-Shérazie se rapprocha encore de son maître.

Tout à coup, tandis que l'attention des spectateurs était concentrée sur les mouvements du missionnaire, Abdul jeta autour du cou à Morany une sorte d'écharpe ou de long mouchoir en étoffe de coton, qu'il avait tenue jusque-là pliée sur son bras.

Lancé par une main exercée, le mouchoir fit rapidement le tour du cou de Morany. Son extrémité, terminée par un nœud et alourdie par une petite pierre, revint dans la main du Khansamah, qui n'avait pas lâché l'autre bout de l'étoffe. Avec une incroyable vivacité, Abdul donna une vigoureuse secousse en renversant le poignet. Morany tomba mort sans avoir même eu le temps de faire un mouvement pour se défendre.

Abdul lui mit le pied sur la gorge par un geste sauvage de triomphe, en s'écriant :

—Gloire à Siva! Gloire à Bowhaneé!

Une scène épouvantable de désordre succéda à ce meurtre. Sous la double influence de l'ivresse somnolente causée par la *boyalva* et des transports frénétiques que détermine la fumée du chanvre,

Mbourousémé était incapable de dominer le tumulte.

M. Novéal, immobile jusque-là, releva tout à coup la tête, et sa figure prit soudainement une expression d'intelligence et de fermeté. Il se leva et jeta un rapide coup d'œil autour de lui comme pour bien se rendre compte de la situation.

—Suivez-moi, dit-il, en saisissant par le bras M^{me} Bartelle, qui s'était précipitée vers Valentin dont elle essayait de couper les liens.

—Hâtons-nous, dit Novéal, qui trancha d'un seul coup de son couteau les liens en écorce de M. Mazeran.

Quelques Batongas voulurent s'opposer à cette action, le sorcier leur parla d'un air impérieux et solennel. Il les menaça probablement de la colère de leur divinité, car ils reculèrent en faisant des gestes de frayeur.

—Venez, dit-il encore à Juliette et à Valentin.

Il saisit la jeune femme dans ses bras et l'emporta en courant avec une force et une agilité qu'on n'aurait certes pas attendues d'un homme de son âge. Tandis que les Batongas se regardaient d'un air indécis, les trois Européens gagnèrent une petite hutte située au milieu d'une sorte de *kraal* ou enclos, à une portée de pistolet du village.

M. Novéal poussa ses compagnons dans la cabane et leur montra un morceau de bois grossièrement sculpté, placé au milieu de la hutte, sur une espèce d'autel.

—Cet idole informe est *Barouli*, le dieu des Batongas, dit-il. Cette cabane est son temple, et nul indigène n'oserait y pénétrer. L'enclos même est sacré pour eux. Ils se figurent que tout individu qui aurait le malheur d'y mettre le pied mourrait dans l'année, et qu'il suffirait même de la présence dans un village de celui qui aurait commis cette atteinte à la majesté de Barouli pour appeler des calamités de tous genres sur la tête des gens avec qui il se trouverait en relation. Vous voilà en sûreté, pour quelque temps du moins.

La foule qui avait suivi les fugitifs s'était en effet arrêtée devant la palissade qui entourait l'asile des Européens. Malgré leurs intentions, évidemment hostiles, les Batongas se contentèrent de pousser des cris confus et de menacer les blancs du geste, sans oser franchir les limites consacrées par la superstition.

Tandis que les Batongas hurlaient et gesticulaient autour de l'asile des blancs, Juliette et Valentin, oubliant le danger suspendu sur leurs têtes, s'enivraient du bonheur d'être réunis, et se parlaient tout bas. Debout à côté d'eux Tamanou-Novéal écoutait attentivement les clameurs de la populace, et cherchait probablement à se rendre compte des intentions des Batongas.

Après avoir rapidement échangé quelques conjectures sur le motif qui avait pu pousser Abdul-Shérazie au meurtre d'un maître à qui il paraissait si dévoué, M^{me} Bartelle et M. Mazeran se demandèrent ce qu'étaient devenus sir Richard et M^{me} Martigné.

—Où sont-ils maintenant? dit Juliette; comment feront-ils pour gagner Kuruman où les établissements portugais, sans ressources et peut-être sans guide? Et le père Antonio, où est-il? Pourvu que les sauvages ne l'aient pas égorgé!

Comme elle achevait ces mots, sa voix fut étouffée par un redoublement de clameurs frénétiques de la foule hideuse qui s'agitait autour de la hutte en poussant des hurlements de bêtes féroces.

Un nouvel incident sembla bientôt attirer l'attention des Batongas du côté du village. Quelques-uns se détachèrent en éclaireurs. Les autres

suivirent leur exemple et s'éloignèrent en poussant des cris et en faisant des gambades, absolument comme des enfants qui courent à un spectacle curieux.

Bientôt on ne vit plus auprès des Européens qu'une vingtaine de Batongas, qui montaient la garde autour de l'enclos ; mais ils se tournaient à chaque instant vers le village, où régnait une grande agitation.

Ainsi qu'il en était convenu avec Morany, Mbourousémé avait donné l'ordre de mettre M^{me} Martigné, sir Richard Overnon et James Kanstick à la torture, pour les forcer à avouer les sortilèges qu'ils avaient employés ou complicités employer contre le roi des Batongas.

Afin de ne pas manquer à sa parole, Mbourousémé avait commandé d'épargner leur vie, mais ses mesures étaient bien prises pour que les blancs ne pussent échapper à la mort qu'il leur destinait secrètement. Il avait en effet donné l'ordre à ses soldats de conduire les prisonniers, après qu'ils auraient subi la torture, à quelques milles de Sérouma et de les laisser au milieu des marécages du Zambèse, sans guide, sans vêtements, sans armes et sans provisions.

Afin que M^{me} Bartelle ignorât la mauvaise foi avec laquelle il éludait son serment, Mbourousémé ordonna d'emmener les prisonniers à une certaine distance du village. Arrivés à sept ou huit portées de fusil des cabanes, les soldats qui formaient l'escorte de sir Richard et de M^{me} Martigné firent halte. Ils attachèrent les trois prisonniers à des poteaux. Puis leur chef, qui était un des favoris de Mbourousémé, se mit en devoir d'obtenir des trois étrangers l'aveu de leurs criminels desseins contre le roi.

Clémence, sir Richard et James Kanstick étaient d'autant plus dans l'impossibilité de répondre qu'ils n'entendaient pas un mot de ce que leur disait le sauvage qui essayait de servir d'interprète, et que ce dernier ne comprenait pas davantage leurs protestations et leurs réponses.

Les souffrances d'un ennemi étant toujours chose fort agréable aux yeux d'un Africain, les soldats ne s'en préparaient pas moins à torturer leurs malheureux captifs. Ils venaient de tailler des éclats de bambou pour les enfoncer sous les ongles des blancs, et déjà même avaient soumis un des doigts d'Overnon à cet atroce supplice, lorsqu'on entend un grand tumulte du côté du village. Quelques soldats se détachèrent et coururent aux informations.

—Pauvre ami, que vous devez souffrir ! dit Clémence avec angoisse au jeune Anglais, et je ne puis vous soulager, ni même serrer vos pauvres mains dans les miennes !

—Un homme doit savoir supporter la souffrance, répondit Overnon qui résistait héroïquement à la douleur ; mais ce qui me brise le cœur, c'est de vous voir exposée aux mêmes tortures, vous que je voudrais sauver au prix de tout mon sang.

—Dieu a trouvé sans doute que je ne méritais pas d'être heureuse, murmura la jeune femme avec résignation. Du moins, nous mourrons ensemble, et je pourrai vous dire à ce moment suprême, sans que cette fois vous doutiez de ma parole, que je vous aime bien pour vous, et non pour votre fortune. Vous me croirez, n'est-ce pas ? Ce n'est pas au moment de paraître devant Dieu que j'oserais...

—Oui, Clémence, je vous crois, interrompit Richard avec élan, et vos paroles adoucissent pour moi les derniers moments que nous avons à passer sur cette terre.

—Sur mon honneur ! dit James avec humeur, il y a des gens qui causeraient d'amour sur un gril à côtelettes. Pour moi, en ce moment, je donnerais la plus belle femme du monde pour une bouteille de gin.

Comme il achevait ces paroles, un Batonga arriva en courant du village, et fit signe à ses camarades de le rejoindre. Ceux-ci se précipitèrent vers lui, entraînant leurs prisonniers. Il s'agissait d'assister à un spectacle intéressant ; et chez les Africains la curiosité est une passion qui l'emporte sur toutes les autres.

En arrivant sur la place de la *Kotla*, les trois captifs s'aperçurent qu'une foule compacte se pressait autour de l'endroit où gisait le cadavre de Morany.

A quelques pas de cette foule, don Antonio cherchait à parler à Mbourousémé, qui faisait à ses sujets un long discours, dont les prisonniers ne comprenaient naturellement pas un mot.

Grâce à sa haute taille, Antonio dominait les Batongas qui l'entouraient.

Il aperçut Clémence et sir Richard et se hâta de sortir de la foule pour courir à eux. Il eut soin néanmoins de faire un détour pour s'en approcher. En passant derrière Richard, il profita de ce que l'attention des soldats était concentrée toute entière sur Mbourousémé pour couper les liens du jeune Anglais. Il rendit le même service à Clémence. Malheureusement, celle-ci avait moins de sang-froid que Richard, et ne put retenir un cri de frayeur en sentant à l'improviste le froid de l'acier contre ses mains.

Les soldats se retournèrent. Don Antonio, brutalement repoussé par eux, n'eut que le temps de crier à Richard :

— Vos amis sont là ! courez les rejoindre.

Et de la main il leur indiquait la hutte du fétiche.

VII.

Richard s'élança comme un tigre sur deux soldats qui lui barraient le passage, renversa le premier par l'impétuosité du choc, étourdit le second d'un coup de poing dans l'estomac, et courut à toutes jambes vers la cabane, entraînant M^{me} Martigné ; quant à James Kanstick, stimulé par l'imminence du danger et l'exemple de son maître, il abattit d'un coup de poing le Batonga déjà ébranlé par sir Richard, culbuta un autre sauvage qui l'avait saisi par le bras, et courut si vite qu'il arriva le premier à la hutte de Barouli.

Tous les Batongas étaient groupés autour du roi pour entendre son discours, personne ne se trouvait à portée de couper le chemin aux fugitifs, qui se trouvèrent bientôt réunis à Juliette et à Valentin, qu'ils embrassèrent avec effusion.

Tandis qu'ils se racontaient mutuellement les incidents survenus à chacun d'eux depuis leur séparation, Mbourousémé terminait son discours et procédait à l'interrogatoire du meurtrier de Morany. On chercha aussi Bhyrrub Komul, l'autre domestique de la victime, mais il fut impossible de savoir ce qu'il était devenu.

Abdul, qui paraissait calme et résolu, refusa de répondre aux questions du roi et de l'interprète. Il déclara simplement que Morany avait trahi les serments qu'il avait faits à Bowhance, la divinité qu'adorait le kansanmah, et qu'au nom de Bowhance Abdul l'avait puni de mort. On ne put en tirer autre chose. Il parlait du reste avec la plus grande tranquillité et semblait fort peu se préoccuper du supplice dont il voyait pourtant qu'on commençait déjà les apprêts.

Le premier mouvement des soldats avait été de

lever leurs armes sur la tête du padre Antonio, pour le punir d'avoir favorisé l'évasion des prisonniers. Le respect que le titre de missionnaire inspirait, même aux sauvages, depuis le passage du docteur Livingstone, et la réputation dont jouissait par lui-même don Antonio, arrêterent cependant la main des Batongas.

Un d'eux courut prévenir le roi. Encore soumis à l'influence enivrante du chanvre qu'il avait fumé, Mbourousémé reçut la nouvelle avec une telle explosion de fureur, qu'il enfonça son assagay dans la poitrine du malheureux messager. Il donna aussitôt l'ordre de massacrer le père Antonio. Les Batongas se précipitèrent vers le missionnaire en brandissant leurs armes.

Seul, don Antonio eût peut-être attendu et bravé la mort, mais il songea aux cinq malheureux Européens que son trépas laisserait sans guide et sans interprète.

Profitant de l'indécision des individus qui l'entouraient, et de la difficulté que les gens du roi trouvaient à percer la foule, il se dirigea en courant vers la cabane de Barouli.

Les Européens l'accueillirent avec des transports de joie.

Les messagers du roi arrivèrent auprès de la hutte, mais ils s'arrêtèrent comme les autres sauvages à la haie de cactus et de mimosas.

Après avoir consacré deux ou trois minutes à des démonstrations menaçantes, accompagnées de contorsions frénétiques et de hurlements farouches, les soldats retournèrent rendre compte de leur déconvenue à Mbourousémé.

Quelques-uns de ses soldats payèrent sans doute de leur vie l'insuccès de leur mission, car, un instant après, les Européens virent passer deux cadavres que des femmes entouraient en hurlant et en s'arrachant les cheveux.

Bientôt le roi arriva lui-même vis-à-vis de la hutte où s'étaient réfugiés les Européens. Les traits décomposés par la terrible ivresse du chanvre et par la colère, Mbourousémé, si grave d'habitude, ressemblait en ce moment à une bête féroce plutôt qu'à un être humain.

Ses yeux avaient remonté sous la paupière supérieure ; on n'en voyait que le blanc. L'écume lui sortait de la bouche comme un sanglier blessé. Dans sa rage, il fit un mouvement pour franchir la clôture ; mais Novéal se leva tout droit et étendit la main vers lui d'un air solennel. En même temps, tous les Batongas se jetèrent la face contre terre en donnant de telles marques de terreur et d'indignation, que Mbourousémé, effrayé lui-même, revint sur ses pas.

Après un instant de menaces impuissantes et furieuses, il donna quelques ordres à ses soldats. On lui apporta un siège à cinquante pas environ de la cabane. Puis, d'autres Batongas se mirent à planter à côté de Mbourousémé le poteau auquel on devait attacher l'assassin de Morany.

— Ils veulent nous rendre témoins du supplice de ce malheureux pour nous faire comprendre le sort qui nous attend nous-mêmes, dit Valentin à l'oreille d'Overnon.

— Oui, répondit ce dernier, ils vont le torturer pour lui arracher son secret ; mais ils n'obtiendront rien de lui.

— Pourquoi ?

— C'est un *thug*.

— Un *thug* ?

— Oui, un *thug* ou *phansigar*, un étrangleur, si vous aimez mieux ; un membre, enfin, de cette vaste association de voleurs et d'assassins religieux, qui jadis infesta l'Inde tout entière, et qu'on a eu

tant de peine à détruire. Liés par des serments épouvantables, ils croient honorer et servir leur divinité *Siva Bowhaneé*, la Vénus indienne, la déesse du meurtre, en assassinant les gens suivant certains rites et dans certaines circonstances.

— Comment avez-vous reconnu que c'était un *thug* ? demanda Juliette.

— La pioche d'argent que Morany a reçue devant vous et qui venait évidemment d'un de ses domestiques, est l'emblème du thuggisme et le signe de reconnaissance des thugs. Quant au sucre, c'est le *gourou* ou sucre sacré dont chaque *thug* doit manger le jour de son initiation. Enfin, la manière dont vous me dites qu'Abdul a étranglé Morany, suffirait pour prouver qu'il appartient à l'association des phansigars. Le meurtre de ce Morany, et l'affiliation de son assassin au thuggisme m'expliquent la fatalité mystérieuse qui s'appesantissait sur votre famille depuis quelques années. Il y a évidemment, dans quelque coin de l'Inde, un individu riche, puissant, et peut-être l'un des chefs du thuggisme, qui a intérêt à disputer à M. Novéal et à ses héritiers la fortune de la Begum Yora. Il avait probablement envoyé Morany en France pour y seconder ses criminels projets.

C'est aux manœuvres de ce dernier qu'il faut attribuer cette fatale série d'accidents successivement arrivés à plusieurs membres de votre famille. Pour s'assurer probablement de la fidélité de Morany, qui, en sa qualité de *half-cast*, ne pouvait être affilié au thuggisme, et de son obéissance aux instructions qu'il avait reçues on aura mis au nombre de ses domestiques deux thugs chargés de veiller sur lui et de le punir s'il trahissait.

La mission de Morany était sans doute de détruire un à un tous les héritiers Novéal ; vous voyez qu'il a été sur le point de réussir. Mais, soit par amour pour Mme Bartelle, soit plutôt afin de s'assurer la fortune immense de Mme Zora en épousant la seule survivante des héritiers de M. Novéal, il a voulu épargner Mme Bartelle et la forcer de se marier avec lui. Voyant qu'il désobéissait aux instructions de leur vrai maître et qu'il allait enlever à ce dernier l'immense héritage de la vieille *begum*, les deux Indous auront commencé par lui faire une sorte de sommation en lui envoyant l'emblème bien connu du thuggisme, pour lui rappeler le danger auquel il s'exposait en manquant à ses serments. Comme il a persisté, Abdul s'est dévoué pour le tuer. Je suis sûr que ce fanatique est très-fier de son action, qu'il croit méritoire aux yeux de sa féroce divinité, et qu'il mourra avec un courage digne d'une meilleure cause.

— Mais l'autre, demanda Juliette, le *khitmutgar* Bhyrrub Komul, que peut-il être devenu ?

— Il se réserve peut-être pour quelque autre occasion, répondit Richard, ou bien il aura essayé de se sauver pour aller rendre compte à qui de droit du résultat de sa mission.

— Et Joseph Furteal, reprit le jeune Anglais, est-ce que personne ne l'a vu ?

Aucune voix ne s'éleva.

— Il faut que le pauvre garçon soit mort, répondit Valentin en essayant une larme.

— Mon domestique, Hercule Caritiaux, n'a pas reparu non plus, dit Mme Martigné ; si ce malheureux a succombé, je me reprocherai toute ma vie de l'avoir entraîné avec moi au fond de l'Afrique.

— Mon domestique manque aussi, fit Savinien. Il portait ma petite valise, et me voilà maintenant sans linge. C'est bien ennuyeux.

— Prions pour eux, mes frères, dit don Antonio d'une voix émue, et prions pour nous-mêmes, afin

que la main puissante du Seigneur nous arrache au danger.

—Les Européens s'agenouillèrent. Le prêtre portugais commença une prière que tous répétèrent au fond du cœur, et qui apporta un peu de soulagement aux angoisses des deux jeunes femmes.

La position était affreuse en effet. En ce moment cependant, comme cette position succédait à une situation plus critique encore, elle les frappait moins qu'elle ne l'eût fait en toute autre circonstance.

Il se pouvait en effet que le danger ne fut pas immédiat et que personne n'osât braver la superstition qui empêchait les Batongas de pénétrer dans l'enceinte de la cabane. Mais les Européens ne pouvaient pas rester là éternellement. Les provisions de maïs et de sorgho, qui se trouvaient déjà dans la hutte sous la forme d'offrandes au fétiche, ne devaient pas durer bien longtemps. Que devenir lorsqu'elles seraient épuisées ? Enfin, comment sortir de ce village maudit ? comment échapper à cette multitude d'ennemis implacables et vigilants.

Don Antonio et M. Novéal étaient les seuls espoirs des pauvres captifs, mais tous deux connaissaient trop bien les sauvages pour ne pas sentir qu'ils avaient désormais perdu toute influence sur les Batongas et sur leur chef.

Au bout d'une heure environ, les sauvages commencèrent à danser avec des cris et des contorsions épouvantables.

Une ronde infernale se forma autour d'Abdul Shérazie, à deux pas duquel on avait allumé un brasier qui devait lui brûler cruellement les jambes.

L'odeur de la chair, brûlée avec des assagayes rougies sur des charbons ardents, arrivait jusqu'aux Européens.

Le khansamah ne poussa pas un cri et se laissa torturer avec une impassibilité extraordinaire. Sir Richard supposa qu'il avait eu le temps d'avalier une de ces préparations dont quelques vieux brahmines indiens possèdent le secret, et qui ont le pouvoir de neutraliser la douleur en plongeant le patient dans une sorte d'extase.

Lorsque le malheureux, déchiré, brûlé, torturé de vingt manières différentes, eut rendu le dernier soupir, Mbourousémé fit couper son corps par quartiers, et les jeta de sa propre main dans l'enclos du fétiche.

Une nouvelle danse eut lieu pour célébrer la punition du khansamah, ou peut-être afin d'appeler la vengeance du mauvais esprit sur les Européens. Puis les sauvages s'éloignèrent pour aller prendre leur part du festin que les femmes avaient préparé pendant ce temps.

Quand vint la nuit, ils allumèrent de grands feux autour de l'enclos, afin, sans doute, que les prisonniers ne pussent profiter de l'obscurité pour s'enfuir.

Brisés par toutes les émotions qu'ils avaient éprouvées, les Européens finirent par s'endormir, en dépit de leurs inquiétudes et des dangers qui planaient sur leur tête.

Le lendemain, ils tinrent conseil sur le parti qu'ils avaient à prendre. Il était évident que les craintes superstitieuses des Batongas les empêcheraient de pénétrer dans la hutte consacrée à leur divinité. En revanche, ils avaient bien évidemment l'intention d'y bloquer leurs ennemis et de les prendre par la famille. Les Européens calculèrent qu'en ménageant leurs provisions, ils en auraient pour dix jours environ. Que devenir après ces dix jours ?

Quant à forcer le passage, il n'y fallait pas songer. A quoi cela servirait-il d'ailleurs, puisqu'une fois hors de la cabane on ne saurait où trouver un refuge ?

Don Antonio déclara qu'après avoir laissé passer deux ou trois jours, pour donner à la fureur de Mbourousémé le temps de se calmer, il comptait aller chez le roi et faire son possible pour le fléchir.

En dépit des instances de ses amis, il essaya d'exécuter son projet ; mais à peine avait-il mis le pied hors de l'enclos consacré qu'il fut accueilli par une grêle d'assagayes. Une d'elles l'atteignit au côté et le renversa. Quelques sauvages s'élançèrent vers lui en brandissant leurs lances et leurs couteaux.

Richard et Valentin se précipitèrent en même temps au secours du digne missionnaire.

James les suivait toujours en maugréant. Quelques coups du révolver que Juliette avait remis à Valentin éloignèrent les Batongas qui serraient de plus près don Antonio. Ce dernier se releva avec l'aide de Valentin et de James, qui l'entraînèrent et le portèrent à moitié jusqu'à la hutte de Barouli. Quant à sir Richard, qui protégeait la retraite, il aperçut tout à coup, à deux pas de lui, un Batonga qui portait au cou, en guise d'ornements, la poire à poudre et la cartouchière de Valentin. Il se précipita sur le sauvage pour lui enlever ces munitions, si précieuses en ce moment. Le Batonga défendant énergiquement sa propriété, Richard le saisit de ses bras d'hercule et l'emporta jusque dans l'enclos.

Là, il laissa tomber à terre le sauvage à demi-étouffé et lui arracha la poire à poudre et la cartouchière.

—Va-t'en maintenant, dit-il en lâchant le Batonga, qui, croyant qu'on allait l'égorger, poussait des cris de détresse.

—Ne le lâchez pas ! s'écria M. Novéal en saisissant le Batonga. La terreur qu'inspire cet endroit vous protège seule contre la fureur des sauvages. Si l'un des deux sortait vivant de cet enclos, le prestige de Barouli serait détruit, et quelques minutes après vous seriez égorgés.

—Que faire alors de ce malheureux ?

—Quand il s'agit de sauver un chrétien, la vie d'un de ces brigands à peau noire ne compte pas, dit Tamanou qui, comme la plupart de ceux qui ont longtemps habité au milieu des sauvages, avait fini par n'attacher aucune importance à la vie d'un nègre.

En parlant ainsi, il prit à sa ceinture une sorte d'étui en peau de chacal et en tira un petit os de trois ou quatre centimètres de long, dont une des extrémités était pointue et enduite d'une matière noirâtre. Il plaça cet os entre l'index et le médium de sa main droite, qu'il appuya contre l'épauule du Batonga. Celui-ci poussa un cri.

—Laissez-le aller maintenant, dit le sorcier.

Sir Richard obéit.

Le Batonga se sauva à toutes jambes. Les sauvages, qui avaient suivi avec anxiété les mouvements de leur compatriote, poussèrent un cri de surprise et de joie lorsqu'ils le virent sortir sain et sauf de l'enclos redouté. Quelques-uns d'entre eux se préparaient déjà à franchir la palissade, que ne protégeait plus la terreur de Barouli, lorsque le Batonga échappé aux mains de sir Richard chancela tout à coup. Une minute après, le malheureux se roula à terre en poussant des cris de rage et de douleur.

Ses compagnons se groupèrent autour de lui et leur foule compacte cacha son agonie aux yeux des Européens.

—Ah ! monsieur, qu'avez-vous fait ? dit si Richard à M. Novéal d'un ton de reproche.

—Je vous ai sauvés, répondit Tamanou, en montrant au jeune Anglais les Batongas qui s'écartaient avec une terreur profonde de la palissade, à côté de laquelle ils laissèrent, sans oser y toucher, le cadavre du malheureux sauvage que M. Novéal avait dû sacrifier à la sûreté de ses amis.

—Ils croient que c'est la colère de Barouli qui a frappé cet homme, reprit M. Novéal. Désormais, rien au monde ne saurait décider un d'entre eux à pénétrer dans cet enclos. Mbourousémé lui-même ne l'oserait pas.

Pendant ce temps, Juliette et Clémence pansaient la blessure du digne missionnaire. Elle était assez grave. Il fallut obliger don Antonio à se coucher et à conserver l'immobilité la plus complète durant quelques jours.

M. Novéal prit un petit paquet d'herbes desséchées qu'il portait sur lui, les hacha très-menues après les avoir mises à tremper dans l'eau, et en fit une compresse qu'il posa sur la blessure du missionnaire. Celui-ci ne tarda pas à en ressentir la bienfaisante influence.

Quelques assagayes avaient effleuré sir Richard et Valentin ; par bonheur, les Batongas, serrés les uns contre les autres, n'avaient pu déployer leur force et leur adresse habituelles, de sorte que les blessures des deux jeunes gens n'avaient aucune gravité.

Quoique le danger ne fût pas immédiat, il n'en était pas moins urgent de prendre un parti pour sortir de cette terrible situation.

Malheureusement, personne ne trouvait ce moyen. Fuir était impossible, puisque toutes les issues étaient gardées. Quand à se frayer un passage par la force, il n'y fallait pas songer davantage.

En attendant, le temps s'écoulait et les provisions s'épuisaient.

—Si j'essayais d'aller trouver le roi et de lui offrir une rançon ? dit Valentin.

—Vous serez massacré avant d'avoir fait dix pas hors de l'enclos, interrompit Tamanou. Il n'y a que moi qui ai quelque chance de parvenir jusqu'au roi. Maintenant que sa colère doit être apaisée, je vais essayer de le fléchir, mais, auparavant, comme nul ne sait ce qui peut résulter de ma démarche, je veux faire mon testament.

Grâce aux recommandations de Morany, Juliette était la seule que les sauvages n'eussent pas dépouillé. Elle tendit son portefeuille à M. Novéal, qui en déchira une page, sur laquelle il écrivit au crayon ses dernières volontés. Il plia la feuille, la cacheta au moyen de la baie gommeuse d'un arbuste et la remit à Mme. Bartelle. Juliette voulut retenir le vieillard, mais il la repoussa doucement.

—Avez-vous vraiment quelque espoir ? lui demanda tout bas Valentin.

—Bien peu, répondit-il sur le même ton. Si j'étais le seul sorcier de la tribu, peut-être pourrais-je encore espérer retrouver quelque influence ; mais ce coquin de Tazilé, qui me hait, a dû travailler contre moi. Enfin, nous verrons. Adieu, mes amis, priez Dieu pour moi !

Il embrassa Juliette et Clémence, serra la main des trois jeunes gens et s'éloigna lentement.

Son apparition au dehors de l'enclos causa une vive rumeur dans tout le village. De toutes parts on voyait des Batongas accourir au devant de lui. Quelques-uns le menaçaient de loin ; mais aucun n'osait l'approcher, tant était grande la terreur superstitieuse qu'il inspirait encore.

En quelques minutes, toute la population du village se trouva réunie sur la place où se tenaient d'habitude les assemblées connues sous le nom de *kollas*.

Mbourousémé lui-même sortit de sa hutte et vint se placer sur le tronc d'arbre qui lui servait de trône.

Après avoir accompli toutes les formalités d'étiquette qu'on retrouve à la cour du plus mince roi-let de l'Afrique tout aussi bien qu'à celle du plus grand des potentats, M. Novéal commença une longue harangue pour prouver que les blancs réfugiés dans l'enclos étaient les amis de Barouli, puisque ce dernier les couvrait de sa protection au lieu de les faire mourir. Il s'étendit sur la puissance et la bonté des Anglais, qu'il recommanda au roi de ne pas confondre avec les Bazungas (Portugais). Il finit par promettre à Mbourousémé qu'aussitôt de retour dans leurs pays les blancs lui enverraient de splendides présents.

Malheureusement, l'éloquence de Gaspard vint échouer contre la colère et l'abrutissement de Mbourousémé. Le roi ne répondit à Tamanou que par des injures et des menaces ; il brandit même plusieurs fois son assagaye, comme pour la lancer contre M. Novéal. Le sang-froid et la résolution de ce dernier impressionnèrent pourtant le monarque et l'empêchèrent de tuer le sorcier, qu'il redoutait encore.

Voyant l'indécision du roi, Tazilé vint ranimer sa colère en l'irritant contre Novéal et les autres blancs. Une lutte de paroles s'engagea entre les deux sorciers. Tamanou était à la fois le plus aimé et le plus redouté ; mais en ce moment il était suspect à la foule, qui lui témoignait sa colère par des cris et des injures.

—La langue de Tamanou est fourchue, dit Tazilé. Jadis, pour sauver sa vie, il a voulu faire croire que son cœur était devenu noir, mais il mentait : son cœur est resté blanc. Dès qu'il a vu des gens de sa couleur, il a pris leur parti et a trahi pour eux ses frères noirs et le grand roi des Batongas.

—Tu mens ! dit M. Novéal.

—Les blancs sont venus ici pour jeter des sorts sur les Batongas, reprit Tazilé.

—Non.

—Dans quel but alors ?

Tamanou essaya de l'expliquer, mais une clameur ironique lui prouva que personne ne croyait à ses paroles.

—Le cœur de Barouli est tout entier à ses fils les Batongas, reprit Tazilé. Il est mécontent d'avoir vu ces blancs maudits tuer les fidèles sujets de notre grand roi Mbourousémé. Il punira bientôt les audacieux qui ont profané son temple.

—Tazilé est un aveugle, répondit Tamanou, et son œil tremblant n'a jamais pu pénétrer les mystères de Barouli, dont seul je sais comprendre et transmettre les volontés.

—Depuis que tu as trahi tes frères noirs, Barouli s'est retiré de toi et t'a enlevé toute ta puissance.

—Ce n'est pas vrai ! mon pouvoir est plus grand que jamais.

—Prouve-le donc. Tout autour de nous la terre desséchée appelle l'eau des nuages. Toi qui les commandais autrefois, exerce encore une fois ton autorité jadis si puissante. Toi, le grand médecin des eaux, fais pleuvoir !

—Oui, oui, cria la foule, ravie de cette conclusion, que Mbourousémé approuva aussitôt du geste. Tamanou fais pleuvoir !

(A continuer.)

LE PORTEFEUILLE ROUGE.

(Suite.)



ETTE rencontre et cette visite modifièrent absolument les projets du baron. Il ne songea plus à quitter Dieppe. Le lendemain, il se dit : " Le hasard m'offre une occasion unique de conquérir une belle fortune et de me refaire une position sérieuse et inattaquable ; si je n'en profitais pas, je serais un niais. Mais j'en profiterai. J'épouserai les beaux yeux de ma cousine et les beaux yeux de sa cassette. Ces gens sont de bonnes gens, tout simples et faciles à prendre. Avant quinze jours, je veux qu'ils m'adorent."

En conséquence, Gontran se fit l'assidu compagnon du comte d'Antiville. Il lui offrit son bras pour les promenades sur la plage ; il se procura une voiture confortable et de bons chevaux qu'il conduisit lui-même quand Léonie manifesta le désir de faire des excursions dans les environs de Dieppe ; enfin, il se rendit nécessaire et même indispensable. La haute opinion qu'il avait de sa personne lui donnait la conviction que pour plaire à la jeune fille il lui suffirait de s'en donner la peine. Donc, ce qui lui importait surtout, c'était de faire la conquête du vieillard.

Il y parvint d'une façon si complète que M. d'Antiville, enchanté de lui et ne soupçonnant rien de ses antécédents déplorables, l'engagea fort, au moment où il quittait les bains de mer avec sa fille, à les accompagner au château qu'il habitait toute l'année à douze lieues de Dieppe.

Gontran accepta avec un ravissement facile à comprendre et se persuada qu'à partir de ce moment il avait bataille gagnée et ville conquise. La campagne et la solitude allaient, croyait-il, lui devenir de puissants auxiliaires. Il ne demandait que quinze jours pour inspirer à Léonie une passion violente, et le vieux comte serait trop heureux de lui donner la main de sa fille.

Le baron ne se trompait n'ailleurs qu'à moitié.

Le cœur de Léonie était libre, il se laissa fort naïvement entraîner vers ce beau et séduisant gentilhomme avec lequel des liens de parenté légitimaient une familiarité douce. Ce ne fut point d'abord une passion, mais un chaste et naissant amour qui s'ignorait lui-même.

Gontran ne négligea rien pour aviver la flamme et pour ouvrir discrètement les yeux de l'ingénue. Un roué tel que lui ne pouvait manquer de réussir dans cette entreprise, et il réussit en effet si parfaitement que M. d'Antiville finit par remarquer la rougeur de sa fille lorsque Gontran lui offrait son bras, et la rêverie mélancolique qui s'emparait d'elle quand par hasard son cousin s'absentait pendant quelques heures.

Le vieillard comprit alors qu'il avait fait une

imprudence qui pouvait compromettre gravement le repos de sa fille, et il mit Gontran en demeure de s'expliquer sans retard.

Le baron n'attendait pas autre chose ; il déclara son amour, jura que cette amour ne finirait qu'avec sa vie et conclut en demandant la main de sa cousine.

Le comte d'Antiville, séduit par son neveu, était bien tenté de répondre : oui séance tenante. Il n'avait pas besoin de se renseigner sur la naissance du jeune homme et sur ses alliances, et, d'un autre côté, l'esprit et les manières de Gontran étaient irréprochables et devaient satisfaire les plus difficiles. Pourquoi donc hésiter ?

Le vieillard eut cependant la force de résister à son entraînement. Il réfléchit qu'il ne savait rien de positif sur la situation de fortune de son neveu, non plus que sur le passé et sur la considération dont il jouissait à Paris.

En conséquence, il écrivit deux lettres l'une au notaire de la famille de Strény (depuis longtemps il le connaissait), l'autre à l'un de ses vieux amis dont le fils était vice-président de l'un des clubs les plus aristocratiques de Paris.

Les deux réponses arrivèrent le même jour.

La première, celle du notaire, affirmait que M. de Strény ne possédait pour toute fortune que quelques dettes oubliées sur le pavé de la grande ville.

La seconde racontait, sans commentaires, la façon dont Gontran avait été expulsé de son cercle et les motifs de cette expulsion.

Ces tristes nouvelles furent pour M. d'Antiville un coup de foudre. Il aurait peut-être accepté pour gendre un gentilhomme ruiné, ruiné même par sa propre faute, mais un gentilhomme dégradé par une tache infamante, jamais ! Plutôt que de consentir à un tel mariage, le comte aurait brisé mille fois le cœur de sa fille.

Une heure après, Gontran recevait son congé, donné avec toutes les formes possibles et enveloppé de tous les ménagements imaginables, mais si positif néanmoins que le jeune homme comprit bien que ce refus était sans appel, aussi longtemps, du moins, que vivrait M. d'Antiville ; mais le digne comte dépassait sa quatre-vingtième année et n'avait point une de ces natures vigoureuses qui vont jusqu'à cent ans.

En conséquence, et pour se réserver l'avenir (avenir qui, selon toute probabilité, devait être extrêmement prochain), Gontran fit à sa cousine des adieux déchirants ; il se prétendit calomnié ; il parla de mourir (car, hélas ! que lui restait-il désormais à faire dans la vie ?) ; enfin il jura d'aimer toujours, d'aimer jusqu'à son dernier souffle, et il n'eut aucune peine d'obtenir de Léonie un serment semblable, accompagné d'une boucle de cheveux et d'un baiser, le premier le seul.

Aussi Gontran se disait-il avec une conviction profonde en montant dans la voiture qui le conduisit à la plus prochaine station du chemin de fer :

" Si ma bonne étoile permet qu'une apoplexie foudroyante enlève mon cher oncle d'ici à un an,

il est lumineux comme le soleil que j'épouserai ma cousine."

L'apoplexie si vivement convoitée par M. de Strény vint en effet, mais un peu trop tard.

Avant de mourir, le comte d'Antiville avait eu le temps de marier sa fille à un loyal et bon gentilhomme qui se nommait le comte de Kéroual, et nous devons ajouter qu'il n'avait pas eu à vaincre une résistance bien forte de Léonie.

La jeune fille, éclairée par la réflexion, s'était avouée à elle-même qu'elle ne pouvait pas estimer Gontran, et que, lorsque l'estime est absente, l'amour conduit dans les abîmes et non plus aux sommets.

En apprenant le mariage de sa cousine, le baron murmura :

"Allons, la fortune m'échappe ! décidément, mon étoile est voilée. Oh ! Léonie, Léonie, vous aviez promis, cependant, vous aviez juré !.....

Puis il fredonna sur un vieil air mélancolique ce refrain d'une vieille chanson :

Boucle de cheveux et serment,
Autant en emporte le vent !

Et, ceci fait, il ne pensa plus à Mlle d'Antiville, devenue la comtesse de Kéroual.

Quelques années se passèrent.

Le comte de Kéroual avait réalisé la fortune de sa femme en vendant la terre et le château d'Antiville, et en plaçant les capitaux résultant de cette vente chez un banquier en qui il avait toute confiance.

Le jeune ménage passait ses hivers à Paris, et Gontran le rencontrait parfois dans le monde, où Léonie obtenait des succès d'élégance et de beauté.

Dans ces occasions (assez rares du reste) le baron de Strény, en parfait comédien qu'il était, savait donner à son visage une expression de tristesse profonde ; la tristesse de l'homme qui porte en son sein le chagrin incurable qui le tuera.

Il saluait mélancoliquement sa cousine, sans lui adresser jamais un mot, puis il se tenait à l'écart, silencieux et sombre, dans l'une de ces attitudes fatales que les drames et les romans de cette époque mettaient à la mode.

Léonie ne pouvait arrêter sur lui son regard sans éprouver un frisson involontaire, tout le sang de ses veines affluait à son cœur ; elle se disait avec cette crédulité naïve à laquelle les femmes supérieures n'échappent pas plus que les autres :

"Il m'aime toujours, il m'aime plus que jamais. Combien il doit souffrir !... il en mourra peut-être."

Et la pauvre enfant, quoique profondément attaché à son mari et à ses devoirs, éprouvait un vague remords d'avoir oublié ses promesses et trahi ses serments en obéissant à la volonté suprême de son père.

Excepté dans ces occurrences où il attachait sur son visage un masque de mélancolie, Gontran était toujours et plus que jamais un homme de plaisir.

Comment et par quelles ressources pouvait-il suffire aux dépenses de sa vie brûlante ? C'est un mystère auquel nous ne chergerons pas d'initier nos lecteurs ; il nous faudrait, pour être compris, effleurer des matières trop délicates.

Nous nous contenterons de rappeler qu'en tout temps il a existé, et qu'il existe encore à Paris, nombre de beaux jeunes gens, cités entre tous pour le luxe de leurs logis, le grand style de leurs écuries, la désinvolture avec laquelle ils tiennent et perdent des bancos de cinq cents louis, et à qui cependant leurs plus intimes ne connaissent ni un arpent de bien au soleil ni un coupon de rente sur l'État.

Gontran se trouvait exactement dans cette situa-

tion ; il menait un train suffisant, jouait beaucoup perdait souvent et payait ses dettes de jeu dans les vingt-quatre heures.

De temps à autre, il jetait son dévolu sur quelque riche héritière ou sur quelque veuve jouissant d'une ample fortune, et cherchait à se marier. Tout allait bien jusqu'à l'heure des renseignements, mais, aussitôt qu'une lumière fâcheuse se faisait sur le passé tout changeait de face et les projets matrimoniaux étaient impitoyablement rompus.

Tandis que ces choses se passaient à Paris, la comtesse de Kéroual mettait au monde sa petite Marthe au château de Rochetaille. Puis, bien peu de temps après la naissance de cette enfant, un immense malheur fondait sur elle à l'improviste : le comte de Kéroual, plein de jeunesse, de force et de santé, succombait en quelques jours aux atteintes d'une violente maladie inflammatoire.

Léonie le pleura sincèrement, et sa douleur fut presque aussi vive que si elle avait éprouvé pour lui un sentiment plus vif qu'une calme et respectueuse affection.

Bien vite, d'ailleurs, elle se vit distraite de cette douleur si légitime et si naturelle.

Gontran de Strény, en sa qualité de parent, ne pouvait manquer de recevoir une lettre de faire-part de la mort du comte.

Lorsqu'il eut brisé le cachet de la double feuille qu'entourait un large filet noir, un éblouissement passa devant ses yeux et un tremblement nerveux agita tout son corps.

"Allons, se dit-il, cette fois ma destinée ne dépend plus que de moi, j'ai toutes les cartes dans les mains et je défie le diable de venir les brouiller. Léonie est libre, je serai riche."

Et sans perdre une heure, il écrivit à la jeune veuve une longue lettre, un chef d'œuvre dans laquelle, sans faire la moindre allusion à cet amour qu'elle devait croire plus vivant que jamais, il demandait la permission de lui porter ses consolations dans une douleur que les liens du sang l'autorisaient à partager avec elle.

Cette lettre, extrêmement touchante et dans laquelle on croyait sentir passer un souffle d'émotion vraie, remua chez Léonie les plus mystérieuses fibres du cœur. Il lui sembla que l'action de Gontran, offrant de pleurer avec elle l'homme par qui il avait été dépossédé du bonheur rêvé, était une action héroïque. Elle ne se sentit plus seule au monde, elle se réjouit de savoir qu'il existait une âme vraiment grande, et que les nœuds d'une étroite sympathie attachaient cette âme à la sienne.

En conséquence, elle répondit à Gontran, et sa réponse ne renferma que ce mot unique : VENEZ !

Le surlendemain, M. de Strény descendait de la malle-poste à la grille du parc, et, après s'être composé un visage de circonstance, il saisit la main que Léonie lui tendait, il la porta vivement à ses lèvres et la jeune femme sentit tomber une larme sur cette main. Or, personne n'ignore combien une larme versée à propos fait faire de chemin dans les choses d'amour.

Assurément Léonie, portant depuis quelques jours à peine le deuil rigoureux des veuves, était à mille lieues de s'avouer qu'elle aimait Gontran plus qu'à l'époque où elle pouvait le regarder comme son fiancé, mais le moment était proche où il lui serait impossible de conserver la moindre illusion à cet égard.

Le lendemain arriva et l'heure des confidences.

Gontran ne sachant pas au juste jusqu'où étaient allées les révélations faites jadis à son oncle par ses correspondants parisiens, et par son oncle à

Léonie, jugea prudent de parer à tout en engageant volontairement sa barque dans les récits d'une confession générale.

On devine que cette confession fut arrangée avec une adresse, avec une entente de l'ensemble et du détail, qu'un romancier, habile en son métier, n'aurait point désavouées.

Gontran fit naviguer son récit avec une dextérité incomparable parmi les écueils les plus dangereux ; il ne déguisa point ses torts, de manière à se conserver les mérites de la sincérité et du repentir, mais il sut leur donner une couleur romanesque presque séduisante, et sans plaider les circonstances atténuantes, il eut l'art de les faire ressortir des incidents même de sa narration.

Si bien, qu'après avoir écouté Gontran, Léonie s'avoua à elle-même que la franchise de son cousin rachetait ses fautes, que le repentir effaçait tout, et que d'ailleurs le comte de Strény, fort jeune encore à l'époque où ces erreurs avaient été commises, n'était devenu coupable que par suite de certains entraînements auxquels les gens les plus rigides et les plus timorés n'auraient pas mieux résisté que lui.

Bref, non seulement il reconquit d'emblée le terrain qu'il avait perdu jadis, mais peut-être même devint-il, grâce aux orages de son passé, plus intéressant aux yeux de Mme. de Kéroual que s'il n'avait jamais failli, et, de la meilleure foi du monde, elle se demanda comment son père, le comte d'Antville, avait pu, pour de si pardonnables peccatilles, repousser l'alliance d'un gentilhomme à ce point accompli.

On voit que les affaires de Gontran prenaient dès ce début une tournure favorable, qu'il avait les meilleures raisons pour croire qu'un succès final et complet ne se ferait pas attendre.

XV.—Gontran et Léonie.

Gontran savait à merveille que Mme. de Kéroual, si vivement qu'elle fut entraînée vers lui, avait trop le respect des convenances pour consentir à devenir sa femme avant un laps de deux années révolues, tout au moins.

Or, pendant ce long intervalle, des obstacles nouveaux pouvaient naître. Qui sait si la réflexion n'éclairerait pas la jeune veuve ? Qui sait si des délations nouvelles ne lui viendraient point révéler des faits qu'elle devait ignorer.

Gontran ne voulut point en courir les chances. Il résolut de rendre le mariage nécessaire en se donnant sur la comtesse des droits imprescriptibles.

L'entreprise était malaisée, car Léonie offrait le type accompli de la prudence.

A force d'adresse, Gontran finit par ouvrir une correspondance suivie avec sa cousine. Ses lettres étaient rédigées de manière à attirer des réponses compromettantes et la jeune femme ne sut pas éviter ce parti.

Seulement afin de se démontrer irrécusablement que sa confiance n'avait pas de bornes, elle prévint le cas de sa mort possible, et elle remit à Gontran un testament, tout entier de sa main, par lequel elle confiait l'administration de sa fortune en le nommant tuteur de sa fille.

Gontran eut l'adresse de se faire beaucoup prier pour accepter le dépôt de ce testament ; mais les instances de Léonie devinrent si pressantes, qu'il parut ne pas vouloir la désoler par un refus, et qu'il céda en frémissant de joie.

Voilà où en étaient les choses au moment où nous avons vu le baron de Strény descendre de la

malle-poste devant la grille du parc, et où nous l'avons présenté à nos lecteurs.

Gontran et Léonie, en quittant l'allée sombre dans laquelle ils s'étaient engagés, débouchèrent sur la pelouse qui s'étendait devant le château.

—Où donc est notre chère Marthe ? demanda le baron qui feignait de ressentir un attachement profond pour la petite fille. Pourquoi ne vient-elle pas m'embrasser ? Est-ce qu'elle ne m'aime plus ?

—Ah ! mon ami, répliqua vivement la comtesse vous n'en croyez pas un mot ! Vous avez toujours été pour elle d'une bonté touchante et ma fille ne peut être ingrate.

En ce moment, Mme de Kéroual vit Périne et les enfants à une fenêtre du rez-de-chaussée.

Elle fit un signe, et la femme de Jean Rosier, quittant le château, se dirigea de son côté en tenant Marthe par la main.

L'enfant obéissante approchait sans résistance, mais avec une timidité qui ressemblait presque à de la frayeur.

Gontran la prit dans ses bras et l'embrassa à vingt reprises en murmurant à son oreille ces tendres paroles que les pères savent dire aux enfants ; mais, tout en paraissant ne s'occuper que de Marthe, son attention se fixait en réalité sur Périne.

Quand cette dernière se fut éloignée avec la petite fille, il dit à la comtesse :

—Il me semble que cette personne n'était, point à votre service lors de ma dernière visite et que je la vois aujourd'hui pour la première fois ?

—Vous ne vous trompez pas.

—Qui donc est-elle ?

—La femme de mon nouveau garde-chasse, une bonne et digne créature très-intéressante, en qui j'ai la plus grande confiance.

—Quelles sont ses fonctions auprès de vous ?

—Oh ! elle cumule et ses fonctions sont nombreuses. Elle est ma femme de charge, ma femme de chambre, et, en outre, elle s'occupe beaucoup de Marthe qu'elle aime comme sa propre fille. Périne est un trésor dans cette maison, un véritable trésor.

—Quel enthousiasme ! s'écria Gontran en souriant.

—Ce n'est pas de l'enthousiasme, c'est de la reconnaissance, car je sens bien que si Périne venait à me manquer maintenant, il me serait impossible de la remplacer.

—Eh bien ! ma chère Léonie, reprit le baron, puisque ce trésor vous est si précieux, prenez garde qu'on ne vous l'enlève.

—Et pourquoi me l'enlèverait-on ?

—N'avez-vous donc pas remarqué que votre femme de confiance est d'une beauté surprenante, et que son visage pâle et brun rayonne comme celui d'une madone de Vélasquez ou de Murillo ?

—Je l'ai remarqué parfaitement ; mais je suis bien tranquille. Périne est encore plus honnête qu'elle n'est belle, ce qui n'est pas peu dire. Elle a pour son mari et pour son enfant une inébranlable affection ; et, d'ailleurs, ajouta la comtesse avec un sourire, nous vivons dans un pays où la vertu des femmes est rarement en péril, car les séducteurs n'y sont point communs.

—J'ajouterai foi tant qu'il vous plaira aux mérites de votre Périne, reprit Gontran ; mais croyez-moi, chère Léonie, ne la conduisez pas à Paris.

En ce moment, le valet de chambre vint s'informer de l'heure à laquelle il fallait servir le dîner.

Mme. de Kéroual interrogea du regard M. de Strény.

—Oh ! répondit celui-ci, quand vous voudrez, et le plutôt sera le mieux. J'ai une faim de voya-

geur. Je vais aller pendant cinq minutes dans mon appartement, où sans doute on a porté mes bagages. J'y réparerai le désordre de ma toilette et je viendrez vous offrir mon bras, ma chère cousine, pour vous conduire à la salle à manger.

—Allez, je vous attends ici.”

Le dîner fut exquis ; la soirée passa rapidement et M. de Strény, quelque peu fatigué d'avoir fait cent vingt lieues en malle-poste, sollicita, vers dix heures, la permission de se retirer.

“ Eh bien ! demanda Mme de Kéroual à Péline, lorsqu'elle fut seule avec cette dernière dans sa chambre à coucher, que pensez-vous de mon cousin ?

Un extrême embarras se peignit sur le visage expressif de la jeune femme.

“ Mon Dieu ! madame, répondit-elle, je ne me permettrais pas d'exprimer une opinion sur M. le baron.

—Pour quelle raison ?

—Le respect..... balbutia Péline.

—Il ne s'agit point ici de respect, mais de franchise, puisque je vous prie de vous expliquer. Comment trouvez-vous M. de Strény ?

—Eh bien ! madame, je le trouve très-beau..... je le trouve presque trop beau pour un homme.

—Peut-être avez-vous raison, répliqua Léonie avec une satisfaction évidente ; mais enfin ce défaut, si c'en est un, est des plus excusables. Etre trop beau, cela se pardonne.”

Après un instant de silence, Mme de Kéroual ajouta :

“ Et ne vous semble-t-il pas aussi que ce beau visage exprime la bonté ?

—Sans doute, madame la comtesse ; mais.....

—Ah ! il y a un *mais*..... Voyons un peu..... Lequel ?

—Je n'aime pas le regard.....

—Pourquoi ?

—Je n'en sais rien ; madame la comtesse m'en demande trop long. Je dis mon impression, mais il me serait impossible d'expliquer pourquoi cette impression existe.”

Mme de Kéroual cessa d'interroger.

“ A quoi bon prolonger l'entretien, se demanda-t-elle, puisque Péline, incapable d'apprécier à tous les points de vue un homme aussi inattaquable que le baron, se permettrait de trouver des taches au soleil ? ”

Deux mois s'écoulèrent avec une rapidité féérique.

La vie passait comme dans un songe enchanteur.

Léonie se sentait heureuse, complètement heureuse ; le présent était si beau qu'il dépassait ses espérances, et l'avenir lui apparaissait à travers un prisme couleur de rose.

Jamais Gontran ne s'était montré si tendre, si prodigue de ces douces paroles qui, murmurées tout bas à l'oreille d'une femme, font battre son cœur et mettent dans son âme un brûlant délire.

Les projets matrimoniaux du baron et de la comtesse n'étaient plus un mystère pour personne ; les domestiques regardaient Gontran comme leur maître futur, et s'en réjouissaient, car, pensaient-ils, aussitôt après le mariage, le château de Rochetaille allait redevenir comme autrefois un lieu de plaisir où les fêtes succéderaient aux fêtes.

Léonie et M. de Strény ne se quittaient pour ainsi dire pas ; chaque jour, quand le temps était beau, ils sortaient ensemble, soit à cheval, soit en voiture, et faisaient dans les environs de longues excursions.

Marthe avait daigné se laisser séduire par une collection de jouets merveilleux que le baron avait

rapportés de Paris tout exprès pour elle. Sans doute elle n'éprouvait point à son endroit de la sympathie, mais elle le voyait maintenant sans déplaisir et sans chagrin.

N'avait-elle pas tout ce qui constitue, à cet âge, le parfait bonheur ? D'abord, Georgette, la compagne de ces jeux ; puis un régiment de Polichinelles articulés et de pantins disloqués comme des clowns ; et enfin Péline, c'est-à-dire l'incarnation de la tendresse et du dévouement dans ce qu'ils ont de plus délicat, de plus complet, de plus maternel.

Mme de Kéroual avait fait dresser dans la chambre de Péline deux petits lits jumeaux pour Marthe et Georgette ; elle ne voyait plus sa fille qu'aux heures des repas, et, de temps en temps, le matin, pendant quelques minutes.

Parfois la femme de Jean Rosier embrassait Marthe avec une émotion attendrie en murmurant tout bas :

“ Pauvre enfant, pauvre chère enfant, tu ne sais pas que cet homme est en train de te voler le cœur de ta mère ! ”

Somme toute, sauf les inquiétudes de Péline, la paix et le bonheur régnaient, au moins en apparence, au château de Rochetaille. Tout le monde y semblait heureux. Le baromètre y était au beau fixe ; rien n'annonçait que le mauvais temps fût proche, et, de quelque côté que le regard se tournât pour interroger l'horizon, il n'entrevoit nulle part les effrayants symptômes, précurseurs de l'orage.

Et qui sait si ce bonheur apparent n'allait pas se changer en un bonheur réel ? Qui sait si Gontran de Strény, marié à une femme belle de visage et de cœur, devenu maître d'une grande fortune et instruit par les leçons de sa trop longue jeunesse, ne se déciderait point enfin à rompre courageusement avec les mauvais instincts de sa nature et les déplorables habitudes de toute sa vie, et si l'influence bénie d'une compagne adorable ne le métamorphoserait pas ?

De tels miracles sont rares, nous le savons bien, mais enfin nous en pourrions citer des exemples.

XVI.—Une lettre.

Octobre finissait. L'automne était d'une beauté merveilleuse et d'une douceur exceptionnelle. Le soleil radieux brillait chaque jour dans un ciel presque sans nuage et dorait les vieux arbres du parc.

Un matin, trois quarts d'heure tout au plus avant l'heure du déjeuner, le facteur rural apportait pour Gontran une lettre timbrée de Paris et qui lui fut immédiatement montée dans sa chambre.

Quand la cloche sonna et quand le baron descendit à la salle à manger il était plus pâle que de coutume, et, malgré son empire sur lui-même, il ne pouvait empêcher son visage d'exprimer une préoccupation profonde, une vive inquiétude.

Cette expression inaccoutumée n'échappa point à Mme. de Kéroual.

“ Mon Dieu, Gontran, s'écria-t-elle, qu'avez-vous ?

—Moi, chère cousine ? absolument rien, répondit-il.

—Bien vrai ?

—N'en doutez pas. Que pourrais-je avoir ? je vous le demande.

—Je ne sais pas. Peut-être avez-vous reçu ce matin des nouvelles qui vous contrarient.

—En aucune façon, je vous assure.

—Cependant vous êtes pâle et vous semblez soucieux. A vous voir, j'aurais juré que quelque chose vous préoccupait vivement.

—Eh bien ! chère cousine, fit Gontran en appelant sur ses lèvres un sourire un peu forcé, vous vous seriez trompé, voilà tout. Je n'ai ni préoccupation, ni soucis, ni chagrins, et je n'en puis avoir d'aucune sorte, seulement j'ai mal dormi cette nuit, et, de mon insomnie, résulte ce matin un peu de migraine qui sera passée ce soir. J'aurais voulu ne point vous inquiéter pour si peu de chose. Mais il est impossible de rien vous cacher.

—Et ce n'est que de la migraine ? demanda Léonie à demi-rassurée.

—Pas autre chose.

—Cela ne peut avoir aucune suite fâcheuse ?

—Aucune.

—Souffrez-vous beaucoup ?

—Infiniment moins qu'il y a deux heures. Je me sens encore la tête lourde et je mangerai peu. Mais une ou deux tasses de thé dissiperont ce nuage."

Le baron de Strény mentait à Mme. de Kéroual.

Sa préoccupation était réelle ; elle avait une cause très sérieuse, et nous allons connaître cette cause en lisant la lettre arrivée pour Gontran une heure auparavant.

Cette lettre, écrite par son plus intime ami, le confident de toutes ces actions et de presque toutes ses pensées, était ainsi conçue :

"Paris, le 26 octobre 1847.

"Cher baron,

"J'ai reçu votre billet de la semaine dernière, et je vous félicite de l'heureuse tournure que prennent vos affaires au château de Rochetaille.

"Vous me dites que votre mariage, résolu depuis longtemps en principe, ne tardera plus guère maintenant s'accomplir, et que vous vous trouverez à la tête d'une magnifique fortune dont votre femme, très-éprise de vous, vous abandonnera, sans contrôle et sans restriction, le maniement et la jouissance.

"Personne ne sera plus heureux que moi le jour où un double *oui* solennel, prononcé devant l'écharpe de M. le maire, vous aura créé de nouveau une situation digne de vous. Mais, croyez-en les conseils de mon amitié dévouée, cher baron, hâtez ce jour de tout votre pouvoir. Il n'y a d'irrévocables que les faits accomplis. Jusqu'à la dernière minute un obstacle peut surgir à l'improviste entre la coupe et les lèvres, et véritablement, si ce mariage venait à manquer, je vous vois aux prises avec de tel embarras, que malgré l'ingéniosité de votre esprit fertile en ressources, vous aurez toutes les peines du monde de vous en tirer.

"Car, hélas ! il faut bien que je vous l'avoue, si vos affaires sont en bon chemin là-bas, elles sont ici dans la situation la plus déplorable, et, depuis que vous avez abandonné Paris, vos créanciers, dont votre présence n'entrave plus les noirs projets se remuent, agissent, et font beaucoup de mauvaise besogne, complètement inutile dans leurs intérêts, mais effroyablement pernicieuse au point de vue des vôtres.

"D'abord, vos meubles sont saisis ; mais ceci n'est qu'un détail de minime importance. Comme vous avez un bail de six ans, et que vous devez sagement quatre termes au propriétaire, il se passera du temps avant que les créanciers puissent exécuter le jugement et procéder au récolement et à la vente. D'ailleurs, avec les soixante mille livres de rentes dont vous aurez bientôt la libre jouissance, que vous importe ce mobilier de célibataire ? C'est une question de tapissier.

"Voici qui est beaucoup plus grave.

"Michel Nodler, l'escompteur de la rue Chérubini, a pris jugement contradictoire pour les six mille francs de lettres de change ; il a obtenu la contrainte par corps, malgré tous les efforts de votre avoué ; son dossier est parfaitement en règle ; la signification du commandement a été faite à votre domicile, et si vous veniez à Paris, vous seriez à Clichy avant vingt-quatre heures.

"Je suis allé moi-même chez Michel Nodler. Je l'ai supplié d'interrompre les poursuites, en lui affirmant que vous étiez sur le point de contracter en province un riche mariage, que le surlendemain de la cérémonie nuptiale il serait payé. Le loup-cervier m'a répondu que vingt fois vous vous étiez moqué de lui : qu'il voulait avoir sa revanche, et qu'il l'aura.

"—Cependant, a-t-il ajouté, faites-moi connaître le nom de la personne qui doit avoir l'honneur de devenir la baronne de Strény, et, après informations prises, s'il m'est démontré que la fortune est réelle, ample et solide, et qu'on ne me prend plus pour dupe, j'accorderai un délai. Sinon.....non."

"Comme bien vous pensez, j'ai refusé. Alors mon drôle s'est mis en colère et il a juré ses grands dieux que, dût-il y dépenser mille écus de son argent, il vous découvrirait au fond de la province, si bien caché que vous croyez être, et vous ferait arrêter, où qu'il y perdrait son nom.

"Cette menace m'inquiète. Prenez garde ! Michel Nodler est homme à le faire comme il le dit. Ces gens d'argent connaissent tout l'univers, et si, par un beau matin, les recors de la ville voisine allaient arriver au château de Rochetaille, voyez-vous d'ici quel scandale !

"Avisez donc, cher baron ! Avisez, et mariez-vous vite. C'est là qu'est le salut.....là qu'est le port.

"Autre chose, et je ne sais pas s'il faut s'en inquiéter ou s'en réjouir.

"Vous m'avez prié de passer, rue de la Victoire, chez Olympe Silas, et de lui donner de votre part un billet de mille francs, en lui disant que vous étiez toujours et plus que jamais en Angleterre, et que l'époque de votre retour était incertaine.

"J'ai cherché vainement à m'acquitter de ma commission.—Olympe Silas est sortie, il y a deux jours, sans dire où elle allait, en laissant à la concierge, comme de coutume, la clef de son appartement, car elle n'est pas riche depuis votre départ, la pauvre fille, et, faute des domestiques qu'elle n'a plus, c'est la portière qui fait son ménage. Depuis ce moment, elle n'a pas reparu.

"Lui est-il arrivé malheur ? C'est peu probable. Les journaux auraient annoncé, dès le lendemain, qu'une jolie femme, aussi connue qu'Olympe Silas, venait d'être écrasée par un omnibus, ou tuée par un tuyau de cheminée.

Olympe Silas s'est prise pour vous d'une passion si romanesque, si volcanique, si transcendante, si jalouse et, tranchons le mot, si absurde, que la chère enfant, aimerait mieux maintenant se jeter du haut d'un pont dans la Seine que de renoncer à vous.

"Où diable la vertu va-t-elle se nicher ?

"Bref, je vous le répète, Olympe a disparu.

"Quel chemin a-t-elle pris ?

"Je n'en sais rien et je n'essaye même pas de le deviner.

"Son départ cache-t-il un danger pour vous ?

"Je l'ignore.

"Si elle savait où vous êtes, elle vous courrait après ; ceci, pour moi, ne fait pas l'ombre d'un doute. Mais il y a quinze jours, lorsque je suis allé la voir pour la dernière fois, elle vous croyait

parfaitement bien en Angleterre et ne parlait de rien moins que de passer la Manche pour vous retrouver à Londres. J'ai eu toutes les peines du monde à l'en dissuader, en lui disant que vous étiez sans cesse en route et qu'il lui serait impossible de vous rejoindre.

"Où aurait-elle appris votre véritable adresse ? Je crois être à peu près seul à la connaître, et vous pouvez tenir pour certain que, si une indiscretion a été commise, ce n'est pas par moi.

"Dans tous les cas, cher baron, veillez et soyez sur vos gardes, même contre un péril imaginaire, car, à tout prendre, l'invasion de messieurs les recors au château de Rochetaile, serait encore mille fois préférable à la soudaine arrivée de Mlle Olympe Silas, venant réclamer à Mme la comtesse de Kéroual le baron Gontran de Strény, son amant !

"Brrrr ! Je ne suis pas autrement timide, eh bien, la pensée de cette situation ultra-dramatique, me fait passer un petit frisson dans les cheveux.

"Miséricorde ! quel écroulement !

"Par bonheur, c'est impossible.

"Encore une fois, veillez ? (Au risque de vous sembler rabâcheur, je ne me laisserai pas de vous le répéter.) Hâtez la conclusion de votre mariage, et, le jour où vous auriez besoin que j'arrive pour être l'un de vos témoins, faites-moi signe, et le soir même j'escalade la malle-poste, en emportant dans une valise réglementaire, habit noir, cravate blanche et gants paille.

"Donc, cher baron, comptez sur moi, recevez de loin ma plus cordiale poignée de main, et croyez-moi, comme toujours, votre ami bien sincère.

"VicOMTE GEORGES DE G....."

Peut-être cette lettre ne semblera-t-elle pas à nos lecteurs aussi effrayante qu'elle le parut à Gontran ; peut-être se diront-ils qu'il y avait bien des chances pour que ni les recors de Michel Nodler, l'usurier, ni Mlle Olympe Silas, sa maîtresse jalouse, ne vissent à bout de découvrir M. de Strény au fond des Vosges, dans un château dont les cartes de géographie les plus détaillées ne font même pas mention.

Et bien ! c'est justement ce vague, cette incertitude, qui rendaient pour le baron la situation mille fois plus ardemment qu'elle ne l'aurait été sans cela.

Beaucoup de gens ont du courage, et même de l'audace, pour braver en plein soleil un péril inattendu. Bien peu (et nous disons parmi les plus braves) peuvent affronter sans pâlir l'embuscade qui se cache au milieu des ténèbres. On aime à savoir d'où viendront les balles. L'indien qui rampe dans la nuit est plus effrayant que le soldat qui marche au grand jour.

A partir de la réception de la lettre que nous venons de reproduire, Gontran n'allait plus avoir une minute de calme et de sécurité. Le moindre bruit le ferait tressaillir, il lui semblerait sans cesse que la bande des huissiers et des recors envahissait le château, ou qu'Olympe Silas, en toilette effrontée de pécheresse parisienne, se faisait annoncer à la comtesse, et lui parlait ce langage pittoresque et vigoureusement épicé que les petites dames adressent à leurs rivales sous les ombrages de Mabilbe ou dans les couloirs de l'Opéra, pendant les nuits de bal masqué.

Gontran songea bien un instant à s'éloigner de Rochetaile pendant quelques jours, à passer la frontière dont il était extrêmement voisin, et à faire une excursion en pays allemand.

Mais à quoi bon ?

Il réfléchit bien vite que le scandale, s'il devait avoir lieu, éclaterait parfaitement en son absence, et qu'en lâchant pied il ne ferait que retarder le mariage, qu'il devait au contraire presser de tout son pouvoir, puisqu'une fois marié il était sauvé.

Bref, le résultat de ses réflexions fut celui-ci :
"Il faut qu'avant quinze jours Léonie soit ma femme."

XVII. Sur la banquette.

La diligence qui faisait le service de Vesoul à Epinal, à l'époque où se passaient les faits que nous racontons, et qui se trouvait en correspondance avec les messageries royales et l'entreprise Laffite et Caillard, était une lourde machine peinte en jaune, et composée d'un coupé, d'un intérieur et d'une banquette.

L'intérieur et le coupé pouvaient contenir neuf personnes. Il y avait en outre deux places de banquette à côté du conducteur.

La veille du jour où nous avons vu Gontran recevoir la lettre de son ami le vicomte de G....., vers les neuf heures du matin, au moment où la voiture des messageries royales venant de Paris s'arrêtait à Vesoul devant le bureau des messageries, pour relayer, un voyageur descendit du coupé et donna l'ordre de décharger sa valise et de la porter au bureau de la diligence d'Epinal.

Ce voyageur avait l'apparence d'un jeune homme de seize à dix-huit ans tout au plus. Une forêt de cheveux bruns magnifiques, naturellement bouclés, et qu'il portait long, encadrait son visage, complètement imberbe et d'une pâleur mate et transparente. Aucun duvet, même le plus léger, n'estompait le contour de sa lèvre supérieure, dont la teinte rouge était si vive qu'on aurait pu la croire rehaussée de carmin.

Le costume de ce voyageur consistait en une jaquette de velours noir qui ne dessinait point la taille et descendait jusqu'au genou sur un pantalon gris perle, très-large, de forme dite : à la *husarde*, et s'ajustant sur de petites bottines vernies qui recouvraient un pied d'enfant.

Le col de la chemise, rabattu, et serré par une étroite cravate, ou plutôt par un ruban de soie noire, laissait à découvert un cou d'une forme charmante et d'une éclatante blancheur.

Une casquette de velours noir, assez semblable à celle des étudiants allemands, se posait de côté, d'une façon très-crâne. Sa visière basse couvrait presque entièrement le front, et jetait sur les yeux une ombre transparente.

Tel que nous venons de le décrire, ce voyageur aurait eu l'air d'un enfant si son charmant visage n'eût offert les indices d'une fermeté et d'une décision tout à fait incompatibles avec la première jeunesse.

La bouche était dédaigneuse, le sourire spirituel et moqueur, le regard presque dur. La voix enfin, quoique d'une douceur extrême et en quelque sorte musicale, prenait des intonations impérieuses.

Ce singulier adolescent tenait de sa main droite, finement gantée de peau de Suède, une mignonne cravache à pommeau vermeil.

Sa main gauche jouait avec un petit lorgnon d'écaïlle, suspendu à son cou par un fil de soie.

De temps en temps il ajustait ce lorgnon dans l'arcade sourcillière de son œil droit, où il le fixait par une légère contraction des muscles de la joue. Sa physionomie prenait alors une expression de suprême impertinence.

(A continuer.)

UNE LEGENDE INDIENNE.

Acculées dans les prairies de l'ouest, où abondent encore les troupeaux de bisons et d'élans, les tribus sauvages qui vivent de la chasse ne se résignent pas à voir ces vastes solitudes traversées par les caravanes qui se rendent chez les Mormons ou en Californie. Les rares stations, séparées par des centaines de milles, sont journellement pillées par les Indiens, qui, après avoir fait main basse sur les provisions, égorgent les gardiens, ou ne leur font grâce de la vie que pour les revenir pressurer. De là un odieux système de représailles, car le pionnier de l'ouest est tout aussi féroce et tout aussi peu scrupuleux que son ennemi. La race déchue, qui doit disparaître devant l'âpre ténacité de l'Anglo-Saxon, lui a légué beaucoup de ses vices et peu de ses vertus. Et cependant ces peuplades avaient primitivement des notions d'honneur, le respect de la parole jurée; elles étaient hospitalières, respectaient la vieillesse. La vie de l'Indien peau-rouge avait sa poésie, agreste comme les sites qu'il habitait, mais empreinte aussi d'aspirations vers l'idéal et l'invisible. La forêt vierge, les plaines ondulées où il chassait, les rivières qu'il remontait dans son canot d'écorce, se peuplaient pour lui de myriades d'esprits. Les esprits frappeurs, le spiritisme, qui compte tant d'adeptes en Amérique, d'où il nous est venu, n'a peut-être pas d'autre origine. Au milieu de cette exubérante nature, dont il se croyait roi, l'Indien était sans cesse en contact avec les mystères de la création. Chaque arbre, chaque fenille, chaque pierre, avait un sens, une voix.

Dans ses traditions, comme dans celles des peuples enfants, l'imagination jouait le premier rôle.

La lutte et ses conséquences agressives ont étouffé beaucoup de ces tendances poétiques. Quelques-unes survivent dans la mémoire des anciens. Nous en citerons pour exemple la légende de Miune-Haha (l'Eau-qui-Rit).

Un jeune chasseur devint épris d'une belle fille et désira l'épouser. Courageux à la guerre, rapide à la course, il était l'orgueil de sa tribu. Sa demande fut accueillie par le père. Le jour du mariage, la fiancée mourut. Les femmes ouvrirent une tranchée dans la terre, y déposèrent le corps enveloppé d'un fin tissu d'écorce, et gémirent et pleurèrent. Mais le chasseur ne voulut pas délaisser sa bien-aimée. Son arc resta détendu dans son wigwam, sa massue gisait inerte sur le sol, car son cœur était enseveli dans la fosse de la forêt, ses oreilles ne s'ouvraient plus aux appels de la guerre et de la chasse. Il n'avait qu'une joie au monde : assis près du tertre sous lequel dormait sa fiancée perdue, il la suivait en pensée dans la terre des Esprits. Enfant, il avait ouï dire aux vieillards de la tribu qu'après la mort, les âmes vont aux îles Bénies, situées bien loin dans le sud, où brille le soleil, où s'étend un lac placide, sous un ciel bleu et sans nuages. Un jour qu'il était couché sur la terre froide, qu'au-dessus de sa tête les arbres étaient couverts de neige, la pensée lui vint d'aller à la recherche de l'île où habitait l'âme de sa bien-aimée. Tournant sa face vers le midi, il commença son voyage à travers des lacs, des collines, des vallées, qui ressemblaient à son pays natal. Mais peu à peu les arbres se montrèrent moins chargés de

neige, la terre devint plus verte; puis il vit des bourgeons et des fleurs dans les prés, il entendit gazouiller dans les buissons. Un sentier s'ouvrait à travers bois : il le suivit jusqu'à une montagne; sur la cime était une hutte indienne. Un vieillard à cheveux blancs, au visage pâle, aux yeux de feu, vêtu de peaux de bêtes fauves, se tenait debout sur le seuil. Il l'accueillit avec un triste sourire. Le chasseur commençait à lui raconter son histoire.

— Paix ! dit le vieillard, je t'attendais : je me suis levé pour te souhaiter la bienvenue. Celle que tu cherches a passé par ici. Elle s'est reposée, puis elle est repartie. Entre dans ma hutte.

Quand le chasseur eut mangé et dormi, le vieillard le mena dehors :

— Tu vois ce golfe et la plaine qui s'étend au delà, c'est la terre des âmes. Tu es maintenant sur ses confins. Ma hutte en marque l'entrée. Les âmes seules peuvent franchir ces limites. Dépose ton arc et tes flèches; laisse ici ton corps et ton chien. Maintenant passe dans la terre des Esprits.

Le jeune homme bondit comme un oiseau qui prend l'essor. Les lacs, les forêts, les monts, sont les mêmes; mais il les voit avec d'autres yeux, et le contact en est étrange. La nature semble lumineuse et voix. L'air est plus doux, le ciel plus brillant, la pelouse plus verte que ne peuvent les percevoir des yeux mortels. Des oiseaux chantaient pour lui du haut des arbres, et les animaux folâtraient en le frôlant. Aucune créature n'avait peur de lui, car il n'y a jamais eu de sang répandu dans la terre des Esprits. Il avançait sans effort, glissant plutôt qu'il ne marchait, passant au travers des arbres et des rochers comme un homme de chair passerait à travers un brouillard ou un nuage de fumée. Enfin, il arriva au bord d'un lac vaste et brillant. Au milieu s'élevait une île belle à voir. Proche du rivage était un canot de pierre blanche dont les rames semblaient attendre sa main. Il entra dans le bateau et repoussa la rive. Alors il eut conscience, comme en un rêve, qu'à côté de lui était un autre canot blanc où était assise sa fiancée, belle et pâle comme il l'avait vue pour la dernière fois. Quand il s'éloigna du rivage, elle s'en éloigna aussi, leurs rames frappant l'eau en cadence comme des cordes qui vibrent à l'unisson. Une tranquille joie inondait l'âme du chasseur pendant qu'ils se dirigeaient vers l'île; mais en regardant du côté de la terre, il fut saisi de frayeur pour sa bien-aimée. Une grande ligne blanche de brisants se déployait devant eux, et dans les profondeurs des eaux claires il distinguait les corps des noyés et les ossements des milliers d'hommes qui avaient péri sous l'assaut du ressac. Ses muscles étaient forts et son courage calme, il ne craignait rien pour lui-même; mais il tremblait pour elle, exposée à la fureur des lames dans cette frêle et brillante coquille. Cependant, quand ils poussèrent hardiment derrière les brisants, leurs canots fendirent l'eau comme l'air. Autour d'eux se pressaient les barques, chacune ayant pour fret une âme. Quelques-unes étaient en grande détresse; d'autres, naufragées et perdues. Celles qui portaient des enfants glissaient vers l'heureuse patrie comme des oiseaux; celles qui contenaient des

jeunes hommes et des jeunes filles étaient assaillies par les violentes rafales des vagues et du vent ; les vieillards étaient battus par les tempêtes, chacun selon ses œuvres ; car le calme et l'orage n'étaient pas dans l'esprit du lac, mais dans les âmes qui voguaient dessus. Courant doucement vers la rive, le chasseur et sa fiancée s'élançèrent de leurs canots sur l'île d'Or. Quel contraste avec la terre morne et froide qu'habitait le chasseur. Ici pas de tombeaux, pas un bruit de guerre ; aucun souffle violent ne trouble l'air, aucune brume ne voile le soleil. La glace et les frimas sont inconnus dans l'île heureuse. On n'y sent ni la faim, ni la soif. L'air même qu'on respire est aliment et boisson. Les pieds n'y sont jamais las et les tempes jamais brûlantes ; on n'y pleure pas les morts. Le chas-

seur y fût resté avec joie, près de sa fiancée trouvée ; mais une présence auguste, appelée le Maître de la vie, s'approcha, et, d'une voix douce comme la brise du matin, lui dit :

—Retourne au pays d'où tu viens. Ton jour n'est pas encore levé. Retourne à ta tribu et à tes devoirs d'homme. Quand le devoir sera accompli, tu rejoindras l'âme que tu aimes : elle est acceptée. Elle est ici pour toujours, aussi jeune, aussi heureuse que lorsque je l'ai rappelée de la terre neigeuse.

Quand la voix cessa de parler, le chasseur tressaillit. Le petit tertre était à ses pieds, la neige chargeait les arbres au-dessus de sa tête, et le chagrin glaçait son cœur.

Hélas ! ce n'était qu'un rêve !

LES MORMONS.

(Suite.)

Après de longues négociations, pendant lesquelles la guerre civile fut sur le point d'éclater dans l'Etat d'Illinois, les Mormons, toujours abandonnés par le gouvernement fédéral, délibérèrent, l'inspiration aidant, de quitter encore une fois leurs foyers, et d'aller, par delà les montagnes Rocheuses, chercher une patrie tellement éloignée des Gentils, qu'ils n'eussent plus de longtemps à craindre leur malice. Alors une espèce de capitulation eut lieu entre les chefs de Nauvoo et le gouvernement de l'Illinois, par laquelle les premiers s'engagèrent à évacuer le pays, le second à les garantir contre toute molestation pendant le temps nécessaire pour leurs préparatifs. On verra comment cet engagement solennel fut observé.

Le pays au delà des montagnes Rocheuses était alors aussi peu connu que l'intérieur de l'Afrique l'est encore aujourd'hui ; ce qu'on en savait, on le tenait du rapport de quelques Indiens et de ces hardis chasseurs qui vivent à la limite de la civilisation et dont Fennimore Cooper a poétisé le caractère. Pour parvenir aux montagnes, on savait qu'il fallait traverser d'immenses prairies infestées par des bandes nombreuses d'Indiens belliqueux, les Sioux, les Crows et les Schoschones. Là, le bois est rare ; le fourrage nul pendant l'hiver et pendant une partie de l'été. De larges rivières, des ravins profonds opposent à la marche des caravanes des obstacles infranchissables ; pour trouver des gués ou des passages, il est nécessaire de se détourner continuellement de la ligne directe qui conduit aux montagnes. Au pied de cette chaîne toujours couverte de neiges, de nouveaux dangers de nouvelles fatigues attendent le voyageur. Fondrières, glaciers, précipices bordent les passages des montagnes Rocheuses. Au delà, on connaissait vaguement l'existence d'un grand lac salé, espèce de mer morte, dont les rivages étaient un désert, ou une terre promise ; personne ne le savait encore. C'est vers ces lieux que les Mormons résolurent de se diriger pour fonder leur quatrième ville sainte.

Au commencement de l'hiver de 1846, leurs premières colonies se mirent en marche, précédées d'éclaireurs chargés de reconnaître le pays et de

signaler les passages les moins difficiles. D'immenses convois de chariots les suivaient, traînés par des mules et des bœufs et chargés de meubles, d'ustensiles aratoires, de tentes et de provisions. La marche était lente. On campait souvent plusieurs semaines dans le même lieu, tandis que des détachements de travailleurs traçaient une route pour franchir une crevasse, ou jetaient un pont sur une rivière. Des laboureurs, cependant, défrichaient en avant de vastes espaces et les ensemençaient, afin de préparer des provisions à leurs frères qui viendraient après eux. Lorsque le soleil a desséché les hautes herbes des prairies, les troupeaux ne peuvent plus y trouver leur nourriture, abondante au printemps et après les premières pluies d'automne. Il fallait prévoir ces dangers du climat, se tenir en garde contre les changements de saison, et se préparer des camps sur le bord des rivières, dans des pays boisés, ou bien sur des collines où la végétation n'est pas brûlée par la sécheresse.

Pour la marche, point de route tracées : on s'avancait la boussole à la main. Tantôt les convois d'émigrés sillonnaient péniblement de vastes marécages, où plusieurs fois dans la journée il leur fallait décharger et recharger leurs chariots ; tantôt ils entraient dans des plaines arides qui leur faisaient endurer tous les tourments de la soif et décimaient leurs troupeaux. Plus loin, exposés à des rafales de neige et de pluie, ils étaient obligés de bivouaquer sans feu sur une terre nue, humide et glacée. Quelquefois la lueur d'un incendie, dévorant les hautes herbes, jetaient l'effroi dans la caravane, et il fallait des prodiges d'énergie pour écarter le fléau. Aux approches de l'hiver de 1847, les Mormons bâtirent une ville provisoire de barriques et de huttes construites de boue et de branchages, en attendant que la neige eût cessé de couvrir les prairies. Ils avaient amené de Nauvoo une musique militaire qui se faisait entendre dans toutes leurs haltes. Qui le croirait ? en butte aux tourments de la soif, de la faim, exposés à toutes les misères de la vie errante, ces hommes de fer ne perdirent jamais leur gaieté. Lorsqu'ils s'étaient entourés d'un retranchement de chariots,

lorsqu'ils avaient parqué leurs troupeaux, rentré le fourrage, lorsque les détachements envoyés pour faire du bois et de l'eau avaient assuré à la troupe un jour d'existence, les prédicateurs commençaient une prière, une exhortation; les pèlerins entonnaient un hymne d'actions de grâces; puis la musique faisait entendre dans le désert des valse et des contredanses, et, sauf la rareté des habits noirs et des gants jaunes, sauf des costumes un peu sauvages, des mines un peu étranges, on aurait pu se croire dans un bal champêtre, aux environs d'une grande ville.

L'ordre que les chefs avaient introduit dans les colonnes d'émigrés était admirable. Jamais troupe disciplinée ne se garda mieux, ne campa, ne bivagua avec plus de méthode et de régularité. Ni la marche ni la fatigue n'interrompaient le travail. Les femmes filaient assises sur les chariots. A chaque halte, on entendait le bruit des marteaux et des métiers. En route on faisait du drap et de la toile; on forgeait des essieux de voiture, des instruments de labourage; on tannait, avec du goudron et à la funée, les cuirs des animaux dont la caravane se nourrissait. Jamais, quelle que fût sa situation, elle ne manqua à célébrer le dimanche par un repos complet pour les hommes et les animaux: et peut-être n'est-il pas inutile de dire ici, comme un fait qui permet d'apprécier le caractère des Mormons, que, pendant toute la durée de leur pèlerinage, on ne vit personne maltraiter les bœufs et les mulets qui traînaient les chariots. C'est à cette douceur, et aux soins constants qu'ils apportaient à ménager leurs attelages, qu'ils durent en grande partie de surmonter heureusement tant d'obstacles.

Au milieu de leurs campements, le scorbut et le typhus les atteignirent et en peu de jours firent de nombreuses victimes. Des familles d'émigrants furent enlevées tout entières, et il n'y eut guère de détachement qui ne perdit un tiers de son effectif. Ils avaient fait provision de médicaments aussi bien que d'armes et de meubles de toute espèce; mais personne n'avait songé à emporter des cercueils. Pour des hommes de race anglaise, être porté en terre demi nu, sans une bière bien close, c'est une aggravation à la mort. Dans notre vieille Europe, au sein de nos grandes villes, on a vu plus d'une fois, dans les épidémies, les cadavres abandonnés sans sépulture. Les Mormons imaginèrent de creuser péniblement des troncs d'arbre qu'ils allaient chercher fort loin, et d'y renfermer leurs morts. Ils ne manquèrent jamais à ce pieux devoir, et l'on peut aujourd'hui calculer leurs pertes et suivre leurs traces aux amas de pierres soigneusement entassées le long de la voie qu'ils ont suivie.

Pendant que les premières colonnes des Mormons traversaient péniblement la prairie et frayaient parmi les plus rudes fatigues une route aux frères qui allaient les suivre, le reste des citoyens de Nauvoo travaillait à l'achèvement du temple. Ils s'étaient fait un point d'honneur, un devoir religieux de n'abandonner leur patrie qu'après avoir consacré ce monument mystérieux de leur culte. Au jour fixé, un grand nombre d'étrangers arrivèrent à Nauvoo de toutes les parties de l'Union. Quelques-uns avaient abandonné leurs campements de la prairie pour assister à cette solennité douloureuse; car ce temple, élevé de leurs mains, décoré des offrandes du riche et du pauvre, allait bientôt être abandonné aux Gentils. Un instant cette ville vouée à la destruction reprit une apparence de vie et se para pour sa dernière fête. Les cérémonies sacrées s'accomplirent, et quelques

heures après tous les mystérieux ornements du temple disparurent, la foule des pèlerins se dispersa, et le plus grand nombre reprit tristement le chemin du désert. Les derniers travaux pour l'achèvement du temple avaient cependant ranimé la haine des Gentils de l'Illinois. Ils savaient que les Mormons avaient rendu les armes qu'ils avaient reçus du gouvernement; ils avaient vu la fleur de leur jeunesse partir pour les montagnes Rocheuses, et ils espérèrent avoir bon marché du reste. Au mépris de la convention jurée, un corps d'environ deux mille hommes, avec du canon, se présenta devant Nauvoo, espérant surprendre la ville. Ils furent chaudement repoussés par une petite troupe de trois cents hommes de la légion de Nauvoo, commandés par un général Wells. Ce fut seulement lorsque le dernier détachement des exilés se fut mis en marche que la horde assiégeante pénétra dans la ville. Elle y célébra sa facile victoire par des orgies, et bientôt par l'incendie du temple, qui n'offre plus aujourd'hui que l'aspect d'une ruine ancienne.

En même temps que l'émigration apprenait, dans le désert, la perfidie de ses ennemis et recevait cette nouvelle preuve de l'indifférence ou de l'impuissance du gouvernement à faire respecter les promesses les plus sacrées, un message du président des Etats-Unis venait sommer les exilés, comme citoyens de l'Union, de fournir leur contingent à l'armée fédérale, qui se disposait alors à attaquer la république du Mexique. Il n'y eut pas un moment d'hésitation. La loi commande, il faut obéir. Le lendemain de la réception de cet ordre, un bataillon de cinq cent vingt hommes partait pour la Nouvelle-Californie, prêt à verser son sang pour ce drapeau fédéral qui ne les avait protégés. En ce moment, bien qu'ils se trouvaient sur le territoire d'Indiens nombreux et assez mal disposés à leur livrer passage, les exilés se séparèrent sans murmure de la fleur de leurs soldats. On vit alors les femmes remplacer les hommes dans une partie de leurs travaux. Elles guidaient les attelages, et parfois conduisaient les charrues. Le malheur et le sentiment religieux avaient uni les sectaires, qui semblaient ne plus faire qu'une famille. Dans les marches, chacun abandonnait son chariot pour relever ou réparer celui d'un camarade. Le riche partageait son pain avec le pauvre, et, si de tels actes ont valu aux Mormons le reproche de communisme, souhaitons à toute l'Europe de n'en voir que de semblables.

Le 21 juillet 1847, après dix-huit mois passés dans le désert, l'avant garde des Mormons arriva sur les bords du grand lac Salé. Quelques jours après un terrain avait été consacré pour l'emplacement d'une ville, et tout autour on voyait des bœufs labourer la terre, des hommes ensemercer, planter, arroser. Les colons s'occupaient activement à distribuer, dans des canaux d'irrigation, les sources d'eau vive qui tombent des montagnes pour se perdre dans le lac Salé. D'autres profitaient de ces ruisseaux pour établir des moulins et des scieries. En janvier 1848, ils avaient bâti un fort capable de repousser toutes les tribus indiennes du nouveau monde; six mille acres avaient été enclos de palissades, selon l'usage américain, et une population de plus de cinq mille personnes était fixée dans la ville nouvelle, qui porte le nom de *Deseret*, mot mystérieux qui, dans la langue des anges, signifie la cité de l'Abeille. Les Mormons ressemblent, en effet, à l'abeille par leur activité incessante et leur faculté de changer de demeure sans changer de caractère. Pour eux, le travail

est une loi divine. " Nous sommes, disent-ils, les " fermiers du Très-Haut. Notre devoir est d'améliorer son champ pour qu'il en nourrisse ses " saints." On ne voit pas un individu inoccupé dans leur pays. Le président-prophète, M. Brigham-Young, est charpentier, et, à ce qu'il paraît, charpentier fort habile. Joseph Smith, en raison de ses inspirations continuelles, qui lui prenaient beaucoup de temps, est le seul Mormon qui ait été dispensé de travailler de ses dix doigts. Aussi, pas

un pauvre parmi eux. Je me trompe : après avoir construit des écoles, un hôtel de ville, un caravanseraïl pour les étrangers, ils pensèrent à bâtir un hospice pour les pauvres. En gens prudents qu'ils sont, ils voulurent savoir combien de leurs frères avaient besoin des secours de la communauté. Il y en avait *deux*, qui se sont peut-être enrichis depuis lors.

(A continuer.)

PHYSIOLOGIE DU TABAC.

(Suite.)

En 1674, on établit la première ferme pour le privilège exclusif de la vente et de la distribution du tabac. Le gouvernement s'en réserva le monopole. Le prix du tabac des îles et du royaume fut fixé à vingt sous en gros et vingt-sous en détail. Les tabacs étrangers, cinquante sous la livre.

En 1681, la permission d'importer fut fixé à vingt sous en gros et vingt cinq sous en détail. Les tabacs étrangers, cinquante sous la livre.

En 1681, la permission d'importer fut d'accorder seulement à certains ports, et réservée au commerce, qui devait préalablement payer les droits et vendre au fermier de l'État.

En 1697 le tabac fut distrait de la ferme générale; la vente et le débit furent cédés à un riche négociant moyennant 150,000 francs; il devait en outre payer à la ferme générale 100,000 fr. pour l'indemniser.

Le tabac, qu'on avait d'abord regardé comme une dangereuse superfluité, était déjà devenu un objet de nécessité secondaire avant la mort de Louis XIV. En 1714 on trouva de nombreux enchérisseurs pour le bail de la nicotiane. Le prix de la ferme passé pour six ans, fut porté à 2 millions de francs, avec augmentation de 200,000 fr. pour les quatre dernières années.

En 1718, la compagnie d'Occident se chargea du bail général du tabac sur le pied de 1,020,000 fr. par année, sous la condition, en outre, de tirer de nos colonies le tabac à fumer et à râper, et d'en favoriser la culture. En même temps, le prix du tabac de première qualité fut fixé à quarante sous en gros et cinquante sous en détail; les autres qualités à proportion.

En 1719, la vente exclusive fut convertie en droits d'entrée considérables sur les tabacs de l'étranger, moindres sur ceux de nos colonies, et la culture et la plantation en furent interdites dans tout le royaume. Ces dispositions furent modifiées en 1720; mais les révolutions financières de 1721 firent rétablir la vente exclusive en faveur d'un fermier, qui s'engagea simplement à donner la préférence aux tabacs des colonies. Le prix du bail pour neuf années fut fixé à

1,300,000 fr. pour la première année,
1,800,000 fr. pour la seconde,
2,000,000 fr. pour la troisième,
3,000,000 fr. pour les six autres.

En outre, 100,000 fr. qu'on devait payer à la ferme générale en compensation de ses droits.

Le nouveau fermier s'était engagé seulement à donner la préférence aux tabacs de nos colonies; mais cette obligation étant simplement morale, il cessa d'acheter ce tabac qu'il payait plus cher que celui des colonies étrangères. La culture du pétun fut alors négligée par nos colons et ne tarda pas à se perdre.

En 1723, la Compagnie des Indes fut subrogée à ce fermier, moyennant une avance considérable de fonds faite à Louis XV. On avait fixé le prix du tabac à cinquante sous la livre en gros, et trois francs en détail.

En 1730, les fermiers généraux, qui voyait que l'impôt sur le tabac devenait de plus en plus productif, en acquirent la vente exclusive au prix de

7,500,000 fr. les quatre premières années,
8,000,000 fr. pour les suivantes.

La ferme générale conserva le monopole jusqu'à la révolution.

En 1789, le prix du tabac était de trois francs six sous la livre en rôles ou *carottes*, et de trois francs douze sous râpé. Les débitants le vendaient quatre francs la livre.

Avant la révolution, tout le royaume était assujéti à l'impôt du tabac, excepté la Flandre, l'Artois, le Hainaut, le Cambrésis, la Franche-Comté, l'Alsace, le pays de Gex, Bayonne et son territoire, et quelques parties du Messin.

La consommation moyenne de la partie soumise au monopole était évaluée par M. Necker à 578 ou 374 de livre, poids de marc. Le déchet de l'achat à la fabrication était estimé à 28 pour 100, et de la fabrication à la vente à 9 1/2 pour 100. Le bail rendait à l'Etat 30,500,000 livres tournois environ.

La vente générale en 1789 était :

Tabac râpé.....	8,514,082 livres.
Tabac ficelé.....	4,320,501 livres.
Tabac à fumer.....	2,218,005 livres.

Ou 7,366,750 kiles, sur environ 22 millions d'habitants.

La ferme générale gagnait annuellement sur la vente du tabac 3,502,214 livres tournois.

La régie et la ferme générale furent abolies en 1791 comme tous les autres abus de l'ancien régime; le privilège de vente à prix fixe fut remplacé par la liberté uniforme de fabrication, de vente et de culture dans tout le territoire français. Le droit à l'importation du tabac étranger fut fixé à 25 francs par cent livres poids de marc (et seulement de 374 de ce droit par navires français). Ce droit fut baissé à douze livres en 1792, rétabli à vingt-cinq livres en germinal an v; il fut élevé en brumaire an VII à soixante-six francs par 100 kilos (seulement quarante quatre francs par navires français); il fut alors établi en outre un droit de fabrication de quarante centimes par kilo de tabac râpé ou en carotte, et de vingt-cinq centimes sur le tabac en rôles ou à fumer. Sous ce régime, le revenu du tabac ne produisit en l'an XI que 1,129,708 fr. 25 c.

De nouvelles dispositions furent jugées nécessaires, et la loi du 29 floréal an x, en maintenant le droit d'entrée

tel qu'il était, fixa à 40 cent. le droit de fabrication pour toutes les espèces de qualités.

La régie de l'enregistrement, chargée de la perception de l'impôt sur le tabac, la conserva jusqu'au 24 février 1804.

A partir de 1804, la perception du droit fut attribuée à l'administration des droits réunis, et opérée au moyen d'exercice chez les fabricants et débitants. Le produit moyen annuel du revenu sur le tabac, jusqu'au premier avril 1806, fut de 12,000,000 de fr. Le décret du 28 février (1806) doubla le droit de douane qui était de 160 fr. pour les tabacs étrangers, de 88 fr. par navires français. Du 1^{er} mai de cette année jusqu'au 1^{er} juillet 1811, le produit moyen annuel de l'impôt fut de 16,000,000 de fr.

En vertu d'un décret impérial du 29 décembre 1810, la fabrication et la vente exclusive des tabacs fut attribuée à une régie. Le bénéfice de cette exploitation représente l'impôt, et on trouve, d'après les documents officiels, que le produit net ou bénéfice réel a été, du 1^{er} juillet 1811 au 31 décembre 181, de 125,179,145 fr.

Les années qui ont succédé à cette époque de guerre, de trouble et d'invasion, ont amené un développement régulier de la consommation.

Le tabac nécessaire à la régie pour améliorer sa fabrication et compléter les besoins de la consommation est acheté par elle, à l'étranger, et choisi dans les qualités qui lui conviennent le mieux, principalement dans celles des établissements d'Amérique, sans exclure pourtant les autres. Le tabac vendu à la régie est, avant de passer dans ses mains, soumis au régime de la douane, suivant le tarif ordinaire.

Le privilège exclusif de fabrication pour le compte de l'Etat, soit au moyen d'une régie, soit au moyen d'une ferme, est établi en Autriche, en Bohême, en Lombardie, dans la Sardaigne, en Toscane, à Rome, à Naples, en Espagne.

La fabrication est libre, avec des droits d'importation plus ou moins modérés, dans l'union des douanes prussiennes, en Belgique, dans le royaume des Pays-Bas, en Hongrie, la culture y est aussi permise et autorisée par le gouvernement.

Dans la Grande-Bretagne et l'Irlande, la culture est prohibée; le tabac en feuilles, réduit d'abord de quatre à cinq schillings la livre, a été abaissé à trois schillings (3 fr. 25 c.), depuis le 15 juillet 1825. La consommation, qui ne dépassait pas 6 millions de kilogrammes, s'est graduellement élevée, et en 1836, on l'a évaluée à 13 millions de kilos. Le revenu net a été de 83,621,865 fr. A ce revenu moyen, qui comprend le droit sur les cigares et le tabac fabriqué, il faut joindre le coût des licences délivrées tant aux fabricants qu'aux débitants.

IMPORTATION DE TABACS ÉTRANGERS. — Dans une révolte ordinaire, la Virginie, qui est le centre de la production principale, peut donner 50 à 55 boucauts, ou 600 kilog. net.

Les pays de l'ouest (Etat-Unis) Kentucky, Temessée, Missouri, 50 à 60,000 boucauts, ou 500 kilog.

Le Maryland 35 à 40,000 boucauts ou 375 kilog. C'est à dire dans son plus grand développement 155,000 boucauts, ou 78 millions de kilog.

En 1837, la production du tabac en France s'élevait déjà à 14,143,791 kilog.

LE TABAC EN FEUILLES. — Le tabac étranger, en feuilles, ne peut être introduit en France, à moins qu'il ne doive être livré à la régie, et qu'il n'ait été préalablement acheté par elle. Il ne paie point de droit de douane, s'il arrive par navires français des pays hors d'Europe. Les droits sont de 5 francs par 100 kilog. venant d'Europe et des entrepôts par navires français, et de 10 francs, par navire étranger et par terre. Le transit en est permis.

Le tabac fabriqué à l'étranger est prohibé et exclu même du transit. Cependant, pour satisfaire aux exi-

gences des consommateurs, la régie se pourvoit de cigares de la Havane, et en approvisionne ses débits à des prix très-variés. La loi du 2 juillet 1836 a continué la faculté accordée par celle du 7 juin 1820, d'importer à titre de provision de tabac de santé ou d'habitude, et en quantité limitée de manière à ne pas en faire un objet de commerce, des cigares de la Havane ou des Indes, que l'on peut acquérir à raison de 90 fr. le mille en nombre, du poids de 2 kilog. et demi au plus.

CONSOMMATION DE 1811 A 1845. — On a calculé que depuis 1811, époque où fut instituée la régie actuelle, il s'est vendu en France, sans même tenir compte de la contrebande, pour près de 2 milliards de tabac, sur laquelle somme l'Etat a encaissé environ 1,500 millions, ou les trois quarts, de bénéfices nets. Aujourd'hui il s'en consomme annuellement pour près de 120 millions de francs dans tout le royaume, ou plus de 16 millions de kilogrammes (500 grammes ou une livre par personne), dont les deux cinquièmes en poudre à priser, et les trois cinquièmes en feuilles à fumer ou en cigares. Près de 9,000 hectares de terre sont employés à sa culture dans les six départements où le gouvernement la centralise, et l'on affirme que la seule fabrication des pipes vulgaires occupe en France plus de 12,000 bras que réclamerait la charrue.

Dix manufactures établies dans les dix villes de Paris, Lyon, Strasbourg, Marseille, le Havre, Lille, Toulouse, Tonneins, Bordeaux et Morlaix, font subir au tabac les préparations qu'il exige. La seule manufacture de Paris occupe 1,300 personnes, parmi lesquelles les femmes sont en notable majorité. Toutes ces manufactures, néanmoins, n'exécutent pas les mêmes travaux; il en est où l'on ne s'occupe que du tabac à fumer et de la confection des cigares. La fabrication du tabac à fumer et à priser, nécessite jusqu'à sept opérations successives employant dix-huit mois de travail, sans compter quinze mois de culture pour la plante.

DE LA CONTREBANNE — La régie est par la nature de ses institutions tout à fait contraire au développement du tabac. Si cette branche d'industrie n'était pas soumise aux règlements les plus sévères, on priserait et on fumerait dans toutes les classes de la société. Le pauvre comme le riche trouveraient des consolations, des distractions agréables dans la tabatière ou dans la pipe.

Mais le flic sera toujours impitoyable; le gouvernement tire de trop grands profits du monopole du tabac pour donner la moindre liberté à ce genre de commerce, qui deviendrait en peu de temps beaucoup plus étendu.

Cependant, en dépit de la surveillance des douaniers et du zèle de la régie, les contrebandiers parviennent à importer de petites quantités de tabac étranger. On vend en cachette du tabac d'Espagne, de la Princesse, du Regent, du faux Maryland, du tabac Ferdinand VII; mais ce tabac est réservé à l'aristocratie des priseurs et des fumeurs, qui l'achètent fort cher.

Il nous serait facile de donner de plus amples détails sur le commerce du tabac; mais ce genre de documents, trop aride pour la plupart de nos lecteurs, ne pourrait être d'ailleurs d'une grande utilité. Les personnes qui voudront étudier cette partie du budget trouveront une statistique exacte dans les registres de l'administration générale des tabacs.

Nous avons cru pourtant que nous devions faire un abrégé de l'histoire commerciale de cette plante, qui joue aujourd'hui un si grand rôle dans notre civilisation moderne. Nous avons ainsi tracé la voie aux investigateurs qui voudront pousser plus loin leurs recherches; notre courte statistique leur servira de point de départ.

TABAC A CHIQUER. — On lui donne aussi le nom de *tabac bilon* ou *tordu*: on se sert pour sa fabrication de feuilles qui ont longtemps fermenté; on y mêle une certaine quantité de mélasse ou de suc de pruneaux.

(A continuer.)

DES MAINS.

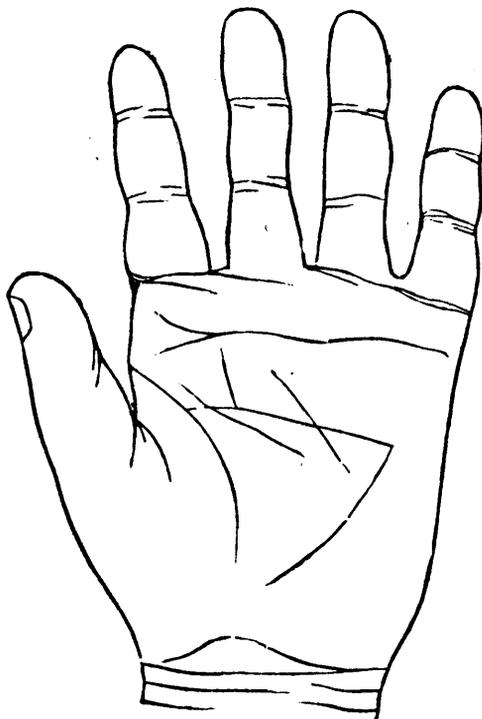
On s'est moqué avec raison des borborites, secte hérétique des premiers siècles de l'Eglise, qui avaient des idées absurdes en théologie, et qui disaient que la main est toute la civilisation de l'homme; que sans la main l'homme ne serait qu'un cheval ou un bœuf; que l'esprit ne serait bon à rien avec des pieds fourchus ou des mains de corne ou des pattes à longues griffes. Ils faisaient un système d'origines; ils contaient que l'homme, dans le commencement, n'avait que des patte comme les chiens; que tant qu'ils n'eurent que des pattes, les hommes, comme des brutes, vécurent dans la paix, l'heureuse ignorance et la concorde; mais, ajoutaient-ils, un génie prit les hommes en affection et leur donna des mains. Dès lors nos pères se trouvèrent adroits; ils se firent des armes, ils subjuguèrent les autres animaux, ils imaginèrent, ils produisirent avec leurs mains des choses surprenantes, bâtirent des maisons, taillèrent des habits et firent des peintures. Otez à l'homme ses mains, disaient-ils, et, avec tout son esprit, vous verrez ce qu'il deviendra.

Mais nous avons les mains, et c'est Dieu qui nous les a données. Quoique nous n'en possédions que deux, la loi de l'égalité si vantée, cette loi impossible, a échoué aussi dans nos mains. Il y a de l'aristocratie jusque-là. La main droite se croit bien au-dessus de la main gauche; c'est un vieux préjugé qu'elle a de temps immémorial. Aristote cite l'écrivain comme un être privilégié, parce qu'il a la patte droite beaucoup plus grosse que la gauche. Dans les temps anciens, les Perses et les Mèdes faisaient comme nous leurs serments de la main droite. Les nègres regardent la main gauche comme la servante de l'autre; elle est, disent-ils, faite pour le travail, et la droite seule a le droit de porter les morceaux à la bouche et de toucher le visage. Un habitant du Malabar ne mangerait pas d'aliments que quelqu'un aurait touchés de la main gauche. Les Romains donnaient une si haute préférence à la droite que, lorsqu'ils se mettaient à table, ils se couchaient toujours sur le côté gauche pour avoir l'autre entièrement libre. Ils se défiaient tellement de la main gauche, qu'ils ne représentaient jamais l'amitié qu'en la figurant par deux mains droites réunies. Chez nous, toutes ces opinions ont survécu. Les gens superstitieux prétendent même qu'un signe de croix fait de la main gauche n'a aucune valeur. Aussi on habitue les enfants à tout faire de la main droite et à regarder la gauche comme nulle, tandis que peut-être il y aurait avantage à se servir également des deux mains.

Puisqu'on attache à la main une si juste importance, on doit voir sans surprise que des savants y aient cherché tout le sort des hommes. On a écrit d'énormes volumes sous le titre de *chiromancie* ou divination par la main. Cette science bizarre présente une foule d'indices qui sont au moins curieux; c'est toute la science des bohémiennes, que nos pères regardaient ordinairement comme des prophétesses et que l'on écoute encore dans les campagnes. De tout temps, dit-on, l'homme fut de glace pour les vérités et de feu pour les mensonges; il est surtout ami du merveilleux. Si *Peau d'Ane* m'était conté, a dit la Fontaine, j'y prendrais un

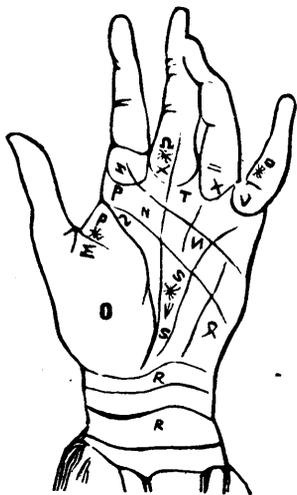
plaisir extrême. Voilà la cause de la crédulité que nos bons aïeux accordaient aux bohémiennes; et voici les principes de l'*art de dire la bonne aventure dans la main*, science célèbre parmi les sciences mystérieuses, appelée par les adeptes en chiromancie, xeiromancie et chroscopie.

Il y a dans la main plusieurs parties qu'il est important de distinguer: la paume ou dedans de



la main, le poing ou dehors de la main lorsqu'elle est fermée, les doigts, les ongles, les jointures, les lignes et les montagnes.—Il y a cinq doigts; le pouce, l'index, le doigt du milieu, l'annulaire, l'auriculaire ou petit doigt. Il y a quinze jointures: trois au petit doigt, trois à l'annulaire, trois au doigt du milieu, trois à l'index, deux au pouce et une entre la main et le bras. Il y a quatre lignes principales. La ligne de la vie, qui est la plus importante, commence au haut de la main, entre le pouce et l'index, et se prolonge au bas de la racine du pouce jusqu'au milieu de la jointure qui sépare la main du bras; la ligne de la santé et de l'esprit, qui a la même origine que la ligne de vie, entre le pouce et l'index, coupe la main en deux et finit au milieu de la base de la main, entre la jointure du poignet et l'origine du petit doigt; la ligne de la fortune ou du bonheur, qui commence à l'origine de l'index, finit sous la base de la main, en deçà de la racine du petit doigt; enfin la ligne de la jointure, qui est la moins importante, se trouve sous le bras, dans le passage du bras à la main; c'est plutôt un pli qu'une ligne. On remarque une cinquième ligne qui ne se trouve pas dans toutes les mains; elle se nomme ligne du triangle, parce que, commençant au milieu de la jointure, sous la racine du pouce, elle finit sous la racine du petit doigt. Il y a aussi sept tubérosités ou montagnes, qui portent le nom des sept planètes. Nous les dé-

partie supérieure, elle dénote l'envie. Si la ligne de la fortune est chargée de petites lignes formant des rameaux qui s'élèvent vers le haut de la main, elle présage des dignités, le bonheur, la puissance et les richesses ; mais si cette ligne est absolument nue, unie, sans rameaux, elle prépare la misère et l'infortune. S'il se trouve une petite croix sur la ligne de la fortune, c'est la marque d'un cœur libéral, ami de la vérité, bon, affable, orné de toutes les vertus. Si la ligne du bonheur ou de la fortune, au lieu de naître où nous l'avons dit, prend racine entre le pouce et l'index, au même lieu que la ligne de santé, de façon que les deux lignes forment ensemble un angle aigu, on doit s'attendre à de grands périls, à des chagrins. Si la ligne de santé ne se trouvait pas au milieu de la main, et qu'il n'y eût que la ligne de la fortune et du bonheur réunies à leur origine, de manière à former un angle, c'est le présage qu'on perdra la tête à la bataille ou qu'on sera blessé mortellement dans quelque affaire. Si la ligne de la fortune est droite et déliée dans sa partie supérieure, elle donne le talent de gouverner sa maison et de faire face honnêtement à ses affaires. Si cette ligne est interrompue vers le milieu par de petites lignes transversales, elle indique la duplicité. Si la ligne de la fortune est pâle dans toute sa longueur, elle promet la pudeur et la chasteté. La ligne du triangle manque dans beaucoup de mains, sans qu'on en soit plus malheureux. Si la ligne du triangle est droite, apparente (car ordinairement elle paraît peu) et qu'elle s'avance jusqu'à la ligne de la santé, elle promet de grandes richesses. Si elle se prolonge jusque vers la racine du doigt du milieu, elle donne les plus heureux succès. Mais si elle se perd au-dessous de la racine du petit doigt, vers le bas de la main, elle amène des rivalités. Si elle est tortueuse, inégale, de quelque côté qu'elle se dirige, elle annonce qu'on ne sortira pas de la pauvreté.



L'éminence ou gonflement charnu qui se trouve à la racine du pouce et s'étend jusqu'à la ligne de la vie se nomme *la montagne de Venus*. Quand cette tubérosité est douce, unie, sans rides, c'est l'indice d'un heureux tempérament. Si cette montagne est ornée d'une petite ligne parallèle à la ligne de vie et voisine de cette ligne, c'est le présage des richesses. Si le pouce est traversé dans sa longueur de petites lignes qui se rendent de l'ongle à la jointure, ces lignes promettent un grand héritage. Mais si le pouce est coupé de lignes transversales, comme le pli des jointures, c'est le signe qu'on fera des voyages longs et périlleux. Si le pouce ou la

racine du pouce présente des points ou des étoiles, c'est la gaieté.

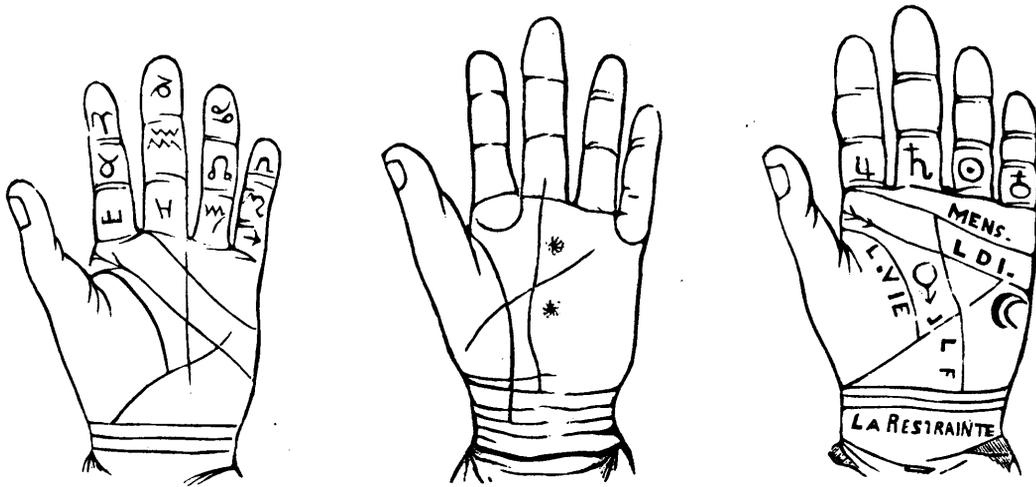
L'éminence qui se trouve à la racine de l'index se nomme *la montagne de Jupiter*. Quand cette tubérosité est unie et agréablement colorée, c'est le signe d'un heureux naturel et d'un cœur porté à la vertu. Si elle est chargée de petites lignes doucement marquées, on recevra des honneurs et des dignités importantes. La tubérosité qui s'élève dans la paume de la main, à la racine du doigt du milieu, se nomme *la montagne de Saturne*. Si cette éminence est unie et naturellement colorée, elle marque la simplicité et l'amour du travail ; mais si elle est chargée de petites rides, c'est le signe de l'inquiétude, c'est l'indice d'un esprit prompt à se chagriner. Si la jointure qui sépare la main du doigt du milieu présente des plis tortueux, elle désigne un jugement lent, un esprit paresseux, une conception dure. Une femme qui aurait sous le doigt du milieu, entre la seconde jointure et la jointure voisine de l'ongle, la figure d'une petite croix, porterait là un signe heureux pour l'avenir.

La tubérosité qui se trouve à la racine du doigt annulaire se nomme *la montagne du Soleil*. Si cette montagne est chargée de petites lignes naturellement marquées, elle annonce un esprit vif et heureux, de l'éloquence, des talents pour les emplois, un peu d'orgueil. Si ces lignes ne sont qu'au nombre de deux, elles donnent moins d'éloquence, mais aussi plus de modestie. Si la racine du doigt annulaire est chargée de lignes croisées les unes sur les autres, celui qui porte ce signe sera victorieux sur ses ennemis et l'emportera sur ses rivaux. L'éminence qui s'élève dans la main à la racine du petit doigt se nomme *la montagne de Mercure*. Si cette éminence est unie, sans rides, on aura un heureux tempérament, de la constance dans l'esprit et dans le cœur ; pour les hommes, de la modestie ; pour les femmes, de la pudeur. Si cette éminence est traversée par deux lignes légères qui se dirigent vers le petit doigt, c'est la marque de la libéralité.

L'espace qui se trouve sur le bord inférieur de la main au-dessous de la montagne de Mercure, depuis la ligne du bonheur jusqu'à l'extrémité de la ligne de l'esprit, se nomme *la montagne de la Lune*. Quand cet espace est uni, doux, net, il indique la paix de l'âme et un esprit naturellement tranquille. Lorsqu'il est fort coloré, c'est le signe de la tristesse, d'un esprit chagrin et morose, et d'un tempérament mélancolique. Si cet espace est chargé de rides, il annonce des voyages et des dangers sur mer.

L'espace qui se trouve au bord inférieur de la main, en deçà de la montagne de la Lune, depuis l'extrémité de la ligne de l'esprit jusqu'à l'extrémité inférieure de la ligne de la jointure, se nomme *la montagne de Mars*. Quand cet espace est uni, doux et net, il est le caractère du vrai courage et de cette bravoure que la prudence accompagne toujours. S'il est fortement coloré, il désigne l'audace, la témérité. Lorsque la montagne de Mars est chargée de grosses rides, ces rides sont autant de dangers plus ou moins grands, suivant leur profondeur et leur longueur ; c'est aussi le présage d'une mort possible entre les mains des brigands, si les lignes sont livides ; elles sont l'indice d'un trépas funeste si elles sont fort rouges, d'une mort glorieuse au champ de bataille si elles sont droites. Des croix sur la montagne de Mars promettant des dignités et des commandements.

N'oublions pas les signes des ongles. De petits signes blanchâtres sur les ongles présagent des craintes ; s'ils sont noirs, ils annoncent des frayeurs



et des dangers ; s'ils sont rouges, ce qui est plus rare, des malheurs et des injustices ; s'ils sont d'un blanc pur, des espérances et du bonheur. Quand ces signes se trouvent à la racine de l'ongle, l'accomplissement de ce qu'ils présagent est éloigné. Ils se rapprochent avec le temps, et se trouvent à la sommité de l'ongle quand les craintes et les espérances se justifient par l'événement.

Pour qu'une main d'homme ou de femme soit très-heureuse, il faut qu'elle ne soit pas trop potelée, qu'elle soit un peu longue, que les doigts ne soient pas trop arrondis, que l'on distingue les nœuds des jointures. La couleur en sera fraîche et douce, les ongles plus longs que larges ; la ligne de la vie, bien marquée, égale, fraîche, ne sera point interrompue et s'éteindra dans la ligne de la jointure. La ligne de la santé occupera les trois quarts de la main. La ligne de la fortune sera chargée de rameaux et vivement colorée.

On voit, dans tous les livres qui traitent de la chiromancie, que les doctes en cette matière reconnaissent deux sortes de divinations par le moyen de la main : la *chiromancie physique*, qui, par la simple inspection de la main, devine le caractère et les destinées des personnes ; et la *chiromancie astrologique*, qui examine les influences des planètes sur les lignes de la main, et croit pouvoir déterminer le caractère et prédire ce qui doit arriver en calculant ces influences. Nous nous sommes plus appesanti sur les principes de la chiromancie physique, parce que c'est la seule qui soit encore en usage.

Aristote regarde la chiromancie comme une science certaine ; Auguste disait lui-même la bonne aventure dans la main. Mais les démonomanes pensent qu'on ne peut pas être chiromancien sans avoir aussi un peu de nécromancie, et que ceux qui devinent juste en vertu de cette science sont inspirés souvent par quelque mauvais esprit.

« Gardez-vous, en chiromancie, dit M. Salgues, des lignes circulaires qui embrasseraient la totalité du pouce ; les cabalistes les nomment l'anneau de Gyès, et Adrien Sicler nous prévient que ceux qui les portent courent risque qu'un jour un lacet fatal ne leur serre la jugulaire. Pour le prouver, il cite Jacquin Caumont, enseigne de vaisseau, qui fut perdu, ne s'étant pas assez méfié de cette funeste figure. Ce serait bien pis si ce cercle était double en dehors et simple en dedans : alors nul doute que votre triste carrière ne se terminât sur une roue.

« Il n'est pas possible de vous tracer toutes les lignes décrites et indiquées par les plus illustres chiromanciens pour découvrir la destinée et fixer

l'horoscope de chaque individu ; mais il est bon que vous sachiez qu'Isaac Kim-Ker a donné soixante-dix figures de mains au public ; le docte Mélampus, douze ; le profond Compotus, huit ; Jean de Hagen, trente sept ; le subtil Porphilius, six ; l'érudit Corvæus, cent cinquante ; Jean Cirus, vingt ; Patrice Tricassus, quatre-vingts ; Jean Belot, quatre ; Traisuerus, quarante, et Perrucho, six ; ce qui fait de bon compte quatre cent vingt-trois mains sur lesquelles votre sagacité peut s'exercer. Mais, dites-vous, l'expérience et les faits parlent en faveur de la chiromancie. Un Grec prédit à Alexandre de Médicis, duc de Toscane, sur l'inspection de sa main, qu'il mourrait d'une mort violente ; et il fut en effet assassiné par Laurent de Médicis, son cousin. De tels faits ne prouvent rien ; car, si un chiromancien rencontra juste une fois ou deux, il se trompa mille fois. A quel homme raisonnable persuadera-t-on en effet que le soleil se mêle de régler le mouvement de son index (comme le disent les maîtres en chiromancie astrologique) ? que Vénus a soin de son pouce, et Mercure de son petit doigt ? Quoi ! Jupiter est éloigné de vous immensément ; il est quatorze cents fois plus gros que le petit globe que vous habitez, et décrit dans son orbite des années de douze ans, et vous voulez qu'il s'occupe de votre doigt médius !... »

Le docteur Bruhier, dans son ouvrage des *Caprices de l'imagination*, rapporte qu'un homme de quarante ans, d'une humeur vive et enjouée, rencontra en société une femme qu'on avait fait venir pour tirer des horoscopes. Il présente sa main ; la vieille le regarde en soupirant :—Quel dommage qu'un homme si aimable n'ait plus qu'un mois à vivre !—Quelque temps après, il s'échauffe à la chasse, la fièvre le saisit, son imagination s'allume, et la prédiction de la bohémienne s'accomplit à la lettre.

Un personnage important du dernier siècle, M. Raiilon, racontait souvent que, dans sa jeunesse, s'étant fait dire sa bonne aventure par une bohémienne, elle lui avait surtout conseillé de prendre garde à l'échafaud, qui lui serait funeste. Son état et sa conduite le mettaient certainement à l'abri de toute crainte à cet égard. Cependant, la triste horoscope s'est malheureusement accompli, quoique d'une manière bien différente du sens que l'on attribue à ce mot pris en mauvaise part. Etant à Paris, et se faisant bâtir un hôtel, il voulut voir par lui-même si les ouvriers exécutaient bien ses ordres. Monté sur un échafaud mal construit, qui cassa sous lui, il tomba de trente pieds de hauteur, et resta mort sur le coup.

E C R I T U R E .

Art de juger les hommes par l'écriture, d'après Lavater. Tous les mouvements de notre corps reçoivent leurs modifications du tempérament et du caractère. Le mouvement du sage n'est pas celui de l'idiot, le port et la démarche diffèrent sensiblement du colérique au flegmatique, du sanguin au mélancolique.

De tous les mouvements du corps, il n'en est point d'aussi variés que ceux de la main et des doigts, et de tous les mouvements de la main et des doigts, les plus diversifiés sont ceux que nous faisons en écrivant. Le moindre mot jeté sur le papier, combien de points, combien de courbes ne renferme-t-il point !... Il est évident encore, poursuit Lavater, que chaque tableau, que chaque figure détachée, et aux yeux de l'observateur et du connaisseur, chaque trait conservent et rappellent l'idée du peintre — Que cent peintres, que tous les écoliers d'un même maître dessinent la même figure, que toutes ces copies ressemblent à l'original de la manière la plus frappante, elles n'en auront pas moins chacune un caractère particulier, une teinte et une touche qui les feront distinguer. Si l'on est obligé d'admettre une expression caractéristique pour les ouvrages de peinture, pourquoi voudrait-on qu'elle disparût entièrement dans les dessins et dans les figures que nous traçons sur le papier ? Chacun de nous à son écriture propre, individuelle et inimitable, ou qui du moins ne saurait être contrefaite que très-difficilement et très-imparfaitement. Les exceptions sont en trop petit nombre pour détruire la règle. Cette diversité incontestable des écritures ne serait-elle point fondée sur la différence réelle du caractère moral ?

On objectera que le même homme, qui pourtant n'a qu'un seul et même caractère, peut diversifier son écriture. Mais cet homme, malgré son égalité de caractère, agit ou du moins paraît agir souvent de mille manières différentes. De même qu'un esprit doux se livre quelquefois à des emportements, de même aussi la plus belle main se permet dans l'occasion une écriture négligée ; mais alors encore celle-ci aura un caractère tout à fait différent du griffonnage d'un homme qui écrit toujours mal. On reconnaîtra la belle main du premier jusque dans sa plus mauvaise écriture, tandis que l'écriture la plus soignée du second se ressentira toujours de son barbouillage. Cette diversité de l'écriture d'une seule et même personne ne fait que confirmer la thèse ; il résulte de là que la disposition d'esprit où nous nous trouvons influe sur notre écriture. Avec la même encre, avec la même plume et sur le même papier, l'homme façonnera tout autrement son écriture quand il traite une affaire désagréable, ou quand il s'entretient cordialement avec son ami. Chaque nation, chaque pays, chaque ville a son écriture particulière, tout comme ils ont une physionomie et une

forme qui leur sont propres. Tous ceux qui ont un commerce de lettres un peu étendu pourront vérifier la justesse de cette remarque. L'observateur intelligent ira plus loin, et il jugera déjà du caractère de son correspondant sur la seule adresse (*j'entends l'écriture de l'adresse*, car le style fournit des indices plus positifs encore) à peu près comme le titre d'un livre nous fait connaître souvent la tournure d'esprit de l'auteur. Une belle écriture suppose nécessairement une certaine justesse d'esprit, et en particulier l'amour de l'ordre. Pour écrire avec une belle main, il faut avoir du moins une veine d'énergie, d'industrie, de précision et de goût, chaque effet supposant une cause qui lui est analogue. Mais ces gens dont l'écriture est si belle et si élégante, la peindraient peut-être encore mieux, si leur esprit était plus cultivé et plus orné. On distingue dans l'écriture la substance et le corps des lettres, leur forme et leur arondissement, leur hauteur et leur longueur, leur position, leur liaison, l'intervalle qui les sépare, l'intervalle qui est entre les lignes, la netteté de l'écriture, sa légèreté ou sa pesanteur. Si tout cela se trouve dans une parfaite harmonie, il n'est nullement difficile de découvrir quelque chose d'assez précis dans le caractère fondamental de l'écrivain.

Une écriture de travers annonce un esprit faux dissimulé, inégal. Il y a la plupart du temps une analogie admirable entre le langage, la démarche et l'écriture. Des lettres inégales, mal jointes, mal séparées, mal alignées, et jetées en quelque sorte séparément sur le papier, dénotent un naturel flegmatique, lent, peu ami de l'ordre et de la propreté. Une écriture plus liée, plus suivie, plus énergique et plus ferme accuse plus de vie, plus de chaleur, plus de goût. Il y a des écritures qui signalent la lenteur d'un homme lourd et d'un esprit pesant. Une écriture bien formée, bien arrondie, promet de l'ordre, de la précision et du goût. Une écriture *extraordinairement* soignée annonce plus de précision et de fermeté, mais peut-être moins d'esprit. Une écriture lâche dans quelques-unes de ses parties, serrée dans quelques autres, puis longue, puis étroite, puis soignée, puis négligée, laisse entrevoir un caractère léger, incertain et flottant. Une écriture lancée, des lettres jetées pour ainsi dire d'un seul trait, et qui dénotent la vivacité de l'écrivain, désignent un esprit ardent, du feu et des caprices. Une écriture un peu penchée sur la droite et bien coulante annonce de l'activité et de la pénétration. Une écriture bien liée, coulante et presque perpendiculaire, promet de la finesse et du goût. Une écriture originale et hardie d'une certaine façon, sans méthode, mais belle et agréable, porte l'empreinte du génie, etc.

Il est inutile d'observer combien, avec quelques remarques judicieuses, ce système est plein de témérités et d'exagérations



VARIETES.

REMEDE CONTRE LES ENGELURES.

Les engelures viennent d'ordinaire aux enfants et aux gens dont le sang n'est pas très-pur. La malpropreté des mains et des pieds y est aussi pour beaucoup.

Entre les moyens que l'on donne communément pour prévenir ou guérir les engelures, on remarque ceux-ci ;

1° Se laver tous les jours, pendant l'hiver, avec de l'eau tiède, avec du savon, ou quelque autre corps gras ;

2° Eviter de se chauffer avec excès, surtout dans les temps de dégel ;

3° Laver matin et soir les parties malades dans de l'eau mêlée d'alcali ;

4° Les enduire d'une couche de colle forte fondue dans de l'eau et encore tiède, de manière à intercepter l'air. On enveloppe ensuite avec une flanelle ou un linge, pendant un jour ou deux. La colle se sèche, tombe par écailles ; on enlève ce qui reste avec de l'eau chaude. On recommence de nouveau l'opération, après quoi l'engelure a disparu.

Si des crevasses profondes viennent à se former, il faut consulter un pharmacien ou un médecin, de peur d'accidents plus graves,

CONSEILS POUR LES MAUX D'YEUX.

Ne plaisantez point avec les yeux. Nul organe n'est plus susceptible, plus délicat ; en général, évitez les remèdes directs lorsque les maux d'yeux sont chroniques ; car la cause du mal est plus profonde ; elle est dans la masse du sang, dans la constitution qui est trop lymphatique, trop molle, trop débile.

On ne peut donner à ce sujet de règles générales ; mais on peut dire que, d'ordinaire, les maux d'yeux des personnes qui ont les cheveux blancs et les yeux bleus ou gris, viennent de la cause que nous signalons. Ce sont des tempéraments lymphatiques qu'il faut remonter ; le mal des yeux n'est là qu'un effet ; on perdrait son temps à vouloir le guérir par des remèdes appliqués directement. Ce qui chassera le mal peu à peu, c'est d'abord une nourriture substantielle et abondante ; s'il est possible de s'en procurer, de la viande rôtie ou grillée, de la viande noire, du bœuf, par exemple, ou du mouton ; du vin aux repas ; pas de jeûne ni de maigre les vendredis et samedis, pendant un temps notable, quelquefois un an, deux ans de suite. (Ceci, bien entendu, avec la permission du Curé ou du Confesseur.) Puis éviter la trop grande application des yeux, surtout la lecture au grand jour, et plus encore le soir, à la lumière ; se coucher tôt et se lever de même ; faire beaucoup d'exercice au grand air ; — le matin et le soir, pendant longtemps, se baigner le front, les tempes, les yeux fermés, avec de l'eau de puits froide, où l'on peut même verser quelques gouttes de bonne eau-de-vie.

Sur dix maux d'yeux, il y en a huit qui viennent de cette faiblesse de tempérament dont nous parlons ; les soins ci-dessus indiqués les guériront infailliblement à la longue ; mais il faut de la patience. Rien n'est plus difficile à faire disparaître que ce genre d'affection.

Si rien n'indique de la faiblesse de tempérament chez le malade, s'il est, par exemple, brun, vif, sanguin, le traitement ci-dessus n'est plus applicable, et il n'y a qu'à consulter quelque bon médecin, qui donnera des remèdes locaux. Mais gare les charlatans ! On perd ses yeux à peu de frais entre leurs mains ! Méfiez-vous de leurs eaux, de leurs pommades ; elles ont aveuglé bien des gens !

MEDECINE.—LA ROUGEOLE.

Il est des parents qui se mettent en révolution quand leur enfant fait une grimace, ou quand, par malheur, il avale de travers ; mais il en est aussi qui ne font pas assez d'attention aux premiers symptômes d'une maladie.—L'enfant revient de la classe en se plaignant d'un mal de tête.

—Mal de paresse, disent les parents : c'est que tu ne veux pas faire tes devoirs.

—Il tousse, il retousse.

—Veux-tu ne pas tousser comme cela ! tu t'abîmes la poitrine tout simplement pour avoir de la tisane ou du jujube.

Il éternue à satiété.

—Si tu te mouchais, méchant enfant, lui dit-on, tu n'éternuerais pas si fort.

Le pauvre petit dit qu'il n'a pas faim, et on le force à manger, parce qu'on ne veut pas qu'il soit malade. Qu'arrive-t-il trop souvent ? Une malheureuse indigestion, et puis des courbatures, et puis un gros mal de gorge. Alors on met autour du cou de l'enfant un morceau de laine qui lui fait monter le sang à la tête ; quand arrive la fièvre on commence seulement à ouvrir les yeux. Du troisième au quatrième jour, si la maladie n'a pas été trop entravée par les imprudences, on voit poindre sur la figure de l'enfant des boutons de rougeole ou de scarlatine, et le père et la mère de s'écrier :

—Pauvre petit ! c'est vrai tout de même qu'il était malade.

La rougeole, la scarlatine ont des symptômes précurseurs auxquels on peut les reconnaître et les annoncer à coup sûr. Ce sont précisément ceux que je viens de mettre en scène : mal de tête, mal de gorge, rhume de cerveau, yeux rouges et larmoyants.

En pareille circonstance, qu'on se garde bien de croire aux commères qui conseilleraient des sangsues. La maladie, pour suivre sa marche, pour faire expansion à la peau, pour sortir, — c'est l'expression consacrée, — a besoin d'une force vitale considérable. Si vous retirez inconsidérément du sang au malade, vous pouvez lui ôter de cette force si nécessaire et aboutir à d'irréparables accidents.

Si l'appétit a disparu et si la langue est sale, un petit vomitif, 60 grammes de sirop d'ipécacuanha, par exemple, ne pourront faire que du bien. Le vomitif porte à la peau, c'est à-dire qu'il secoue le malade du centre à la surface, et il détermine dans ce cas une crise bienfaisante de transpiration.

Mais ce qu'il n'est point permis d'ignorer, c'est que la diète la plus sévère est indispensable. Les fièvres éruptives se montrent surtout chez les enfants ; or, chez les enfants, la nature est si vivace, que le séjour au lit, une infusion légère de violette et la diète rigoureuse suffisent pour guérir ces maladies, qui durent de sept à neuf jours.

La convalescence de la rougeole et de la scarlatine exige des soins tout particuliers.

UNE MYSTIFICATION.

Un mauvais plaisant, nommé Henri M***, avait été, en je ne sais quelle circonstance, mystifié par deux de ses amis. Il résolut de se venger en les mystifiant à son tour, et, pour atteindre son but, voici la bizarre idée qu'il mit à exécution.

Henri M*** avait à un point extraordinaire le talent de se *grimer*, c'est-à-dire de changer non-seulement l'inflexion de sa voix, mais la forme même de son visage, de ses traits, de son corps.

Un matin, il frappe à une porte cochère; le concierge tire le cordon. C'était un vieux homme, maigre, jaune et quinteux. « Est-ce ici, demande Henri M***, que l'on trouve M***? » — « Non, Monsieur, » lui répond le portier. — « Si fait, dit l'autre; car c'est moi qui suis Henri M***. » — Et laissant le concierge recueillir ses idées pour bien comprendre il le salue poliment et sort aussitôt.

Le lendemain matin, grimé et métamorphosé en vieillard, il se présente à la même maison. — « M. Henri M*** est-il ici? » demanda-t-il d'une voix faible et chevrotante. — « Non, Monsieur, » répond le concierge. — « Si fait, mon ami, si fait; car c'est moi qui suis Henri M***. » — Et il s'esquive. Le concierge croyait rêver.

Le lendemain, un gros homme, à la face luisante et vermeille, frappe à la porte du malheureux concierge, et d'une voix ronflante: — « N'est-ce pas ici qu'est un jeune homme nommé Henri M***? » — Non, Monsieur, » répond le concierge effrayé à ce nom trop connu. — « Mais si, mon bon ami, repart le mystificateur avec sa voix ordinaire; vous me répondez toujours la même chose; voilà cependant trois fois que je vous dis que c'est moi qui suis Henri M***. » — Et, comme les deux jours précédents, il salue et disparaît.

Le malheureux concierge commence à s'apercevoir qu'on se moque de lui. Il grogne toute la journée, raconte sa triple aventure à tout le monde. On le traite de nigaud, et il se promet bien de ne plus s'y laisser prendre.

Le lendemain, un commissionnaire frappe le marteau au point du jour. Le concierge dormait encore. Il se lève, tire le cordon. — « Qui est là? » demande-t-il. Le commissionnaire entre. — « Qui demandez-vous? Est-ce qu'on entre chez le monde à ces heures-ci? Il n'est pas encore cinq heures... » — « Faites excuse, dit le commissionnaire; mais c'est pressé. On m'a assuré qu'il fallait venir à cette heure-ci dans votre maison pour trouver M. Henri M***. » — « Eh! va au diable avec ton Henri M***, s'écria le portier en colère. Je ne le connais pas; s'il revient, je le recevrai comme il le mérite; il n'est pas ici. » — « Si fait, répond encore une fois Henri M*** (car c'était lui-même); je suis Henri M***, et je suis dans votre maison à cette heure-ci. » — Le portier avait déjà saisi son balai pour assommer son persécuteur... Mais, pendant les préparatifs de l'attaque, celui-ci s'était esquivé. — « Reviens-y, reviens-y, s'écrie le concierge furieux; je t'en donnerai de l'Henri M*** sur le dos! Ah, gueux! ah, menteur! » etc., etc.

Henri M*** rentre chez lui, et écrit à chacun de ses deux amis un billet ainsi conçu: — « Mon cher ami, j'ai changé de demeure. Je reste maintenant rue ..., n°... (indiquant la maison même du concierge mystifié); viens demain matin déjeuner chez moi; je t'attends à 9 heures. » — Le premier billet portait *neuf heures*, le second *onze heures*.

Le lendemain, en conséquence, le premier invité se présente tranquillement à la maison indiquée par le billet. — « Est-ce ici, demande-t-il au concierge, que demeure M. Henri M***? » — « Ah! c'est encore toi! s'écrie le portier. Ah! tu ne m'échapperas point cette fois! » Et, s'élançant d'un bond sur son balai, il se jette sur l'ami stupéfait. Celui-ci veut s'expliquer, demander raison de cette grossière apostrophe. Mais voyant venir aussi la femme, armée de la pelle et des pincettes, il se

sauve au plus vite et s'estime heureux de n'attraper qu'un coup de balai dans les jambes.

À onze heures, le second invité arrive à son tour.

Même réception; redoublement de fureur. Seulement celui-ci, plus fort que le premier, soutient l'assaut, engage une bataille terrible; tout le quartier est en émoi. On va chercher le commissaire; la cause s'instruit; personne n'y comprend rien, pas plus le commissaire que le concierge, que l'invité.

Rentrés chez eux, ils trouvent tous deux un second billet: « Mon cher ami, je me suis trompé hier en te disant que j'ai changé d'adresse. Viens déjeuner chez moi aujourd'hui. *Le portier ne te dira rien de désagréable.* — Signé: Henri M***. »

Douze ou quinze camarades étaient invités; devant eux, Henri M*** explique toute l'affaire. Il fallut bien en rire; car comment se fâcher d'un tour aussi pittoresque et aussi comiquement exécuté? Les deux amis en furent pour leurs coups et ne se frottèrent plus, dit-on, à leur redoutable vainqueur.

Une douce parole brise la colère; une parole dure double le mal. (PROV.)

Mieux vaut manger des pois chiches avec un ami, que des mets exquis avec un étranger. (PROV.)

Lorsque tu peux donner de suite, ne dis point au malheureux: « Va-t'en, reviens demain; demain je te donnerai. »

Si tu as beaucoup, donne beaucoup; si tu as peu, donne peu; mais ce peu que tu donnes, donne le de bon cœur. (TOBIE.)

RIENS DU JOUR.

Goethe et plusieurs de ses amis, avaient coutume étant à Francfort-sur-le-Mein, de se réunir chaque soir en compagnie de jeunes femmes et d'artistes, pour deviser des choses du jour et s'occuper de questions littéraires. Les clubs n'existaient pas encore.

Pour animer ces doctes et gaies réunions, ces jeunes gens s'étaient imaginé de se diviser chaque fois en couples d'époux tirés au sort. On plaçait dans une urne le nom des femmes et dans une autre celui des hommes. On tirait simultanément les deux noms, et l'arrêt renfermé dans ce double hasard étant proclamé, il fallait s'y soumettre.

Or il advint que trois fois de suite le hasard voulut que le tirage du nom du Goethe coïncidât avec celui de la même femme. Trois fois ce nom et le sien avaient été, unis. Ce résultat produisit une très-profonde et vive impression sur les deux jeunes gens, qui jugèrent qu'ils n'avaient rien de mieux à faire que de rester dorénavant ainsi que la destinée paraissait le vouloir.

En Angleterre, le mariage, du jeune duc de Halifax dont il a été tant parlé, n'a pas moins d'excentricité, mais de plus un certain caractère romanesque qui le classe d'une manière toute particulière. Un très-riche scellier de Londres, qui avait une fille d'une beauté remarquable, mourut en la laissant maîtresse d'une fortune considérable; mais par son testament, qui ne dérogeait pas aux lois anglaises, il imposa à sa fille l'obligation de se marier à un scellier de profession ou de renoncer à la succession paternelle.

Le comte de Halifax, qui était fort épris de cette jeune personne, se résolut alors, avec son approbation, à entrer chez un scellier de Londres où il demeura en apprentissage sept années consécutives, selon les coutumes établies dans ce corps de métiers; après quoi il put librement s'unir à la belle et riche héritière, devenue peu de temps après, par suite de son mariage, duchesse de Halifax.

L'Album paraît toutes les Semaines avec 24 pages de matières. Le Prix est de \$3.00 par année, \$1.50 pour Six Mois.

DUVERNAY, FRERES & DANSEBEAU.